LES IMPRESARIOS DE L'APOCALYPSE

Allégorie théâtrale

Je crains qu'on n'apprécie guère cette pièce (non encore représentée à ce jour), ou plutôt ce « coup de théâtre » : puisqu'il se veut avant tout allégorie – au mieux une sorte d'« auto-sacramental ».

Avec les Grecs, avec Aristote surtout, le théâtre ne se donne ni comme un spectacle ni comme une révélation. Mais les Grecs n'ont pas oublié le spectacle – danse, musique, chant, bouffonneries – ; la « révélation » ne les a pas non plus oubliés. Dionysos se révèle à Penthée dans les Bacchantes d'Euripide – révélation « à vue » – et extermine dans une véritable « apocalypse » ce roi a-thée ! Apollon se révèle à Œdipe dans Sophocle et à Cassandre dans Eschyle, en vue de les soustraire à la cité, voire de les exterminer (Cassandre).

Folie maniaque pour Dionysos, folie sémantique pour Apollon (par ses oracles) : dans tous les cas, apocalypse, autrement dit, révélation par la catastrophe (ici individuelle).

La révélation sans incarnation, c'est les juifs avec Moïse au Sinaï : la Loi... pas le Théâtre ! Les temps actuels se sont précipités sur Israël pour lui faire expier cette révélation première : d'où il appert qu'Israël ne saurait être laïque.

Le crime collectif a toujours besoin d'une Révélation sous-jacente, première. Révélation première, puis « apocalypse » comme révélation seconde (révolution française de 1789, révolution russe de 1917... en attendant les autres !). On sait que les « terreurs » sont toujours justifiées par des révélations idéologiques. Marx, Nietzsche, Freud ont été des révélateurs laïques. Dès ses premiers manuscrits, Marx a eu sa « révélation » : « L'homme est immédiatement un être de la nature » (c'est « immédiatement » qu'il faut souligner). Nietzsche, avec son « retour éternel du même », a eu sa révélation à Sils-Maria... à trois mille mètres d'altitude ! Les Grecs, pour penser et vivre le cycle, n'eurent pas besoin de cette illumination par (ou dans) la hauteur. Freud quant à lui a eu sa révélation – tardive – avec la découverte de la pulsion de mort : une force pulsionnelle, antérieure, unitive et désagrégative.

Barbarie de l'Idée, barbarie maniaque, barbarie mélancolique... la Race parle ! La pré-existence de l'homme au monde clame sa terreur, vite comblée par l'extermination justifiée ! Férocités dionysiaques, idéologies exterminatrices, terreurs révolutionnaires ou contre-révolutionnaires : l'histoire se plaît à révéler l'homme par la catastrophe.

L'Islam à son tour a risqué cette collusion, à l'impact de l'iconoclasme premier de cette Byzance grecque devenue la citadelle de l'Idée ou l'Un (Platon, Plotin) et qui rêva un temps de se priver de la lumière de l'Image.

Que vient donc faire ici mon médiocre docteur Petiot, médecin français... « du temps » de Hitler ?

Il a cru, lui encore, à l'Image, quand il « jouissait » de voir la mort qu'il octroyait si aisément... mais sans perspective industrielle, à la différence de ce qu'avait fomenté son contemporain Adolf ! Sa médiocrité « révéla » le satanisme de l'autre... qui ne se préoccupait pas de jouir !

L'homme porte avec lui la révélation de son essence, qui fonde son existence même. Un animal vit... et meurt dans son espèce. Un homme existe, puisqu'il peut vivre l'inexistence de son espèce.

L'euthanasie – qu'on la désigne par l'euphémisme qu'on veut – ou le clone disent bien la mort de l'homme promis à l'existence, la mort de son espèce. Staline et Hitler ont entamé ce temps voué à un nihilisme d'apocalypse.

L'homme du sexuel, l'homme des émois et des refus, l'homme de l'économique enfin n'est que l'homme des pré-existences. L'homme n'est pas du monde, mais il est dans le monde. On peut tuer Dieu, c'est même assez facile ! On peut tuer l'homme (avec et sans Dieu), c'est encore plus facile. Mais commence-t-on à s'apercevoir que la place vacante du Dieu « tué » constitue la vacance la plus difficile à combler ?

Quitter le révélé de l'existence de l'homme fait rejoindre au galop l'apocalypse de l'inutilité unifiée, de notre inexistence. L'essence de l'homme est sa seule existence – humanisme et inhumanisme conjoints.

Ne faut-il pas, dès lors, retourner la sentence pré-révolutionnaire de Dostoïevski : « Si Dieu n'existe pas, tout est permis ! » en « Si Dieu existe, oui, tout est permis ! »... Jusqu'à se haïr ou sombrer sans avoir à se justifier...

Je me suis complu dans cette pièce à des inventions historiques – mes malaises – concertées et concertantes, certes critiquables du point de vue de l'historicité. Rien n'y est crédible, hormis mes « réalités » théâtrales, malgré la référence à des faits et dits connus de tous. Mais, je l'espère, tout, à travers ces mensonges allégoriques, doit révéler l'onirisme du vrai.

Bien sûr, toutes ces vies que j'ai tronquées à la scie électrique de l'onirisme sont encore plus fabuleuses dans l'histoire, mais ce qui m'a agi ici, c'est leur pouvoir de révélation.

L'apocalypse comme révélation n'est-elle pas aussi et à la fois une transmission et un masque de la ruine du monde, de la ruine de l'âme, une trans-

histoire, une transmythologie... une perfection à venir, un avènement futur, d'une antériorité absolue, défiant le mythe ? Une postérité encore plus absolue défiant l'histoire ?

Le théâtre voudrait retrouver ici ce qu'une civilisation a déjà su puis oublié. Il n'y a pas de substance première du théâtre, mais une « nécessité » transformée, mutée en don d'humanité. Qu'est-ce qui devient alors immortel – au théâtre – après les Grecs ? Ce ne sont plus les dieux, ou le chœur, dont on sait qu'il « meurt » humainement, mais qu'en « réalité théâtrale », il ne meurt pas. C'est peut-être une autre forme chorale : sa mélodie infinie, ce que Wagner avait bien vu – ou entendu – à travers le leitmotiv.

Le christianisme a apporté la possibilité immédiate d'identification du spectateur à l'acteur et à la régulation des événements scéniques ; il n'a pas inventé la scène, bien entendu, mais il a mieux fait comprendre que la réalité du vécu du spectateur, aidé par le vécu transmis de l'acteur, ne coïncide pas avec le déroulement du seul spectacle parce que l'identification première à la Passion, dans le mystère médiéval, était trop forte, quasi absolue.

Oui, nous avons été marxifiés et nazifiés. Ni Staline ni Hitler n'obtiendront – ni n'ont obtenu – la qualité du divin, mais Théodora, Raspoutine, et même ici le Docteur Petiot, dans leurs « erreurs » de figuration humaine, dans leur royale marginalité, ont rendu caduc tout principe d'immortalité qu'a constitué un certain théâtre en Occident (les Grecs). Leur « existence » n'est plus une déduction, mais une révélation, en même temps qu'une ontologie de l'apocalypse. En cela, ils ne peuvent que s'appuyer, s'enraciner – Petiot le refuse, mais ne le méconnaît pas – sur l'appareil, même fantasmagorique, de la christologie.

Pour moi, ces personnages historiques, dont j'ai joué à ma guise – et on peut me reprocher mes errements –, sont signes de destruction, mais pas n'importe laquelle.

Après avoir été marxifiés et nazifiés, devrions-nous donc réapprendre les arts, et plus particulièrement le théâtre ? Le pouvons-nous ? Comme écrivait Aristote à Antipater : « Plus je suis seul et solitaire, plus je deviens amateur d'histoires. »

Dans le théâtre que j'ai écrit, et particulièrement dans cette pièce, j'ai dit adieu à l'arrière-boutique de mon moi.

Le théâtre ne gère pas un patrimoine, ce n'est pas un art bourgeois de récupération ; il révèle en même temps l'homme et ce qui n'est pas l'homme, le monde et ce qui n'est pas encore le monde.

Quant à la révélation christique, elle n'a sans doute pas dit son dernier mot. Le Christ nous a-t-il donné sa vie ou sa mort... ou les deux ? En tout cas nous faisons semblant de l'attendre pour le tuer, c'est-à-dire pour le rendre vivant.

Le néant a-t-il une mémoire qui parlerait sans nous ?

LES PERSONNAGES

On les énumérera ici séquence par séquence :

Pour la première séquence (« Byzance et Théodora ») :

LE CHŒUR : *Il se compose d'une dizaine de moines « byzantins » (on peut y faire figurer deux ou trois moniales).*

JEAN LE MOINE : *Un adolescent qui a revêtu le costume des mystiques errants de la tradition orientale.*

LE GRAND DÉCONSTRUCTEUR : *Personnage fantasmagorique ; il incarne le nihilisme des époques dites de décadence.*

THÉODORA : *Impératrice de Byzance.*

JÉSUS : *Le rôle sera tenu par l'un des moines du chœur.*

L'ENFANT TURC : *C'est Jean le Moine (déguisé) qui incarne ici l'Enfant.*

L'ANGE : *Il s'agit d'une figure filmée projetée sur écran. Il peut évoquer une sorte d'archange Gabriel : le messager annonciateur ou révélateur de la tradition biblique.*

Pour la deuxième séquence (« Raspoutine en Russie ») :

LE CHŒUR : *Il se compose cette fois d'une demi-douzaine de moines seulement (et d'au moins une moniale), vêtus selon la tradition russe orthodoxe.*

LE GRAND DÉNOMINATEUR : *Figure de l'intellectuel russe de la grande époque (celle des « Possédés » de Dostoïevski), il incarne le nihilisme révolutionnaire. Le rôle sera tenu par le même acteur qui, dans la première séquence, a déjà prêté sa voix au Grand Déconstructeur.*

RASPOUTINE : *En tenue de moine botté, mais tête nue, selon les représentations de l'époque.*

LE TSAR : *Il s'agit de Nicolas II, vêtu conformément aux représentations de l'imagerie historique – ainsi que les autres membres de la famille impériale et les divers protagonistes de l'époque.*

LA TSARINE.

LE TSARÉVITCH.

LE PRINCE IOUSSOUPOV.

VYROUBOVA : *Ancienne maîtresse de Raspoutine, devenue religieuse.*

POURICHKEVITCH.

LE GRAND DUC.

LE LIEUTENANT SOUKHATINE.

LAZAVERT.

LÉNINE, STALINE, TROTSKI, KARL MARX : *Ils apparaissent à l'écran en plans fixes, sous la forme de portraits plus ou moins caricaturés : des icônes grimaçantes.*

Pour la troisième séquence (« Hitler et le Dr. Petiot ») :

LE CHŒUR : *Une demi-douzaine de juges en tenue.*

HITLER.

PETIOT.

LE PETIT ALLEMAND (*en costume bavarois*).

LE PETIT JUIF (*en « pyjama » de déporté*).

LES LIEUX

Bien que la pièce soit composée de trois séquences qui renvoient chacune à une époque distincte, on conservera d'un bout à l'autre le même cadre de scène : un plateau nu, comme déshabillé, en pente légèrement montante de la rampe vers le fond. Ni tapis ni rideaux. Un éclairage nuancé, à même de préfigurer et de suivre l'évolution du drame, mais aussi peu sophistiqué que possible.

Le fond nu, qui peut évoquer une sorte de mur, servira d'écran pour la projection de quelques images qui ont elles-mêmes un rôle à jouer. Les images en question seront pour la plupart d'entre elles projetées en noir et blanc, mais on peut aussi projeter quelques-unes d'entre elles en couleurs – selon ce que dicteront les événements dramatiques ou historiques où elles auront leur mot à dire.

Dans ce cadre formel on procédera, d'une séquence à l'autre, au minimum d'aménagements scéniques qui s'imposent.

LA MUSIQUE

Divers événements musicaux demandant à être traités dans l'esprit de chacune des trois « époques ». On peut bien sûr choisir le parti d'une musique enregistrée, dans laquelle on pourra introduire des éléments à caractère historique (mélopées byzantines, chants russes, allemands...); mais l'idéal serait d'avoir aussi, sur scène, quelques musiciens capables de tenir leur partie dans ce concert.

Première séquence

BYZANCE ET THÉODORA

Sur le sol en pente, au second plan, s'ouvrent une dizaine de tombeaux, sortes de sarcophages ouverts où prennent place les moines qui constituent le chœur. On aura choisi des personnages d'âges divers ; tous seront revêtus d'amples costumes blancs.

Projeté sur le mur-écran du fond apparaît la figure d'un ange (on a dit qu'il pouvait évoquer Gabriel, l'annonciateur). Cette figure s'anime, brandit un glaive qui trace un ample arc de cercle. Arrivé au bout de sa course, son bras semble tendre l'arme, en fond de scène, à un personnage descendu des cintres à l'aide d'une corde : il s'agit du jeune Jean le Moine. Ce dernier s'empare du glaive.

On entend en arrière-fond des bruits de foule, de machines.

Tous les moines se lèvent soudain hors de leurs tombes fictives.

LE CHŒUR : – Christ est ressuscité !

Jean le Moine fait le geste d'adouber l'un après l'autre ceux qui se dressent hors de la Mort. L'un après l'autre, ils se nomment : Psellos ! Kiroularios ! Khomalis ! Tarasia ! Nicéphore ! Skyllas ! Morochiarzanos ! Pnouk ! Barouche ! Barouchi !)

UN MOINE : – Qu'est-ce que l'on doit faire maintenant ?

LA VOIX DE L'ANGE : – A toi de jouer, petit idiot ! Jean le Moine ! Je t'ai poussé des plaines d'Anatolie vers Byzance. Avance, petit singe ! (Un temps.) Ne me demande pas ce que tu dois faire, toi aussi. Tu les commandes, c'est tout. Je veux dire, tu les guides ! (Un temps.) Sinon j'extermine !

Apparaît alors le Grand Déconstructeur. Son costume est à l'image du caractère composite du personnage : à ses membres sont suspendus des plaques de bois et de métal, des grelots, qui oscillent à la façon des mobiles de Calder, le tout faisant un bruit insolite, énervant mais musical.

LE GRAND DÉCONSTRUCTEUR : – Ah, tu as dit : j'extermine... alors j'apparaîrais. Laisse-moi cette tâche ! Elle est puissamment mienne. C'est mon enfance ardente qui agit comme un alcool... Ce n'est pas « Christ est ressuscité » mais « Satan est ressuscité » !... Maintenant, l'indifférence au meurtre

assombrit le soir de mon âme ! Jean le Moine ! Tu les conduis, tout droit vers Byzance ! (*Un temps.*) Dans le temps je m'appelais Monsieur Loyal. Maintenant que je suis au théâtre et que je ne suis plus au cirque, on va dire Monsieur Déloyal ! Le Grand Déconstructeur (*un temps ; personne ne bouge*), c'est moi, le metteur en scène, l'homme-orchestre ! Allez à Byzance, de ce pas, découvrir Théodora, la magistrale, l'impératrice ! Ah, mes enfants, vous allez en voir de belles... avec elle, la belle des belles ! Elle a montré son cul – par-devant, par derrière – toute sa vie. Elle a cinquante ans maintenant ; elle tortille toujours du cul. Son cœur comme son cul est en métal forgé. Moi, je me suis retiré de Byzance, la gloire du Ressuscité m'importunait... (*Un temps.*) On en fait des mines, à Byzance : tout est allusif, on dit sans dire, on parle sans parler, les doigts servent de langue... et la langue... la langue... elle lèche...

L'ANGE (sur un ton comminatoire) : – Jean le Moine, tu dois diriger ton chœur sans penser que le monde chancelle... Ne l'écoute plus, lui, il a perdu ton enfance... Tu tiens de ton passé de quoi vivre au fond de toi-même !... Lui, ses jours ne sont que murs de béton : si tu les démolis, tu ne trouveras que des cadavres !...

JEAN LE MOINE : – Oui, je venais des plaines d'Anatolie, en chantant... j'avais envie de mordre, c'est vrai, pour participer au monde, mais je savais qu'à Byzance j'aurais la révélation de sa faillite... C'est lui, la faille ! (*Il désigne le Grand Déconstructeur.*) J'ai beaucoup marché. Je suis aux portes de Byzance. Je me frotte les épaules et les chevilles... Je m'appelle bien Jean le Moine. J'étais un mioche effronté, pas un dévoyé. Mais vous, Déconstructeur, que me voulez-vous ? (*Un temps.*) Suivant ma route, j'ai rencontré un vieux, c'est vrai je l'ai tué – occis !... J'ai marché, beaucoup marché et je me répétais « Je n'ai pas tué ! Je n'ai pas tué ! »

LE GRAND DÉCONSTRUCTEUR : – Jobard ! Je saurai te faire renier ton mensonge : tu as bien tué ! Pour ma cause... sans que tu saches ma cause !

JEAN LE MOINE : – Je me suis planté un pendentif au lobule de l'oreille... pour ne plus me souvenir que j'ai tué le vieux ! Oui, je ne me souviens plus : n'ai-je pas l'air d'un papillon peinturluré maintenant ?

LE CHŒUR (chanté, psalmodié) :

A peine né, il tue, Jean le Moine,
D'abord les chiots de la chienne...
Il avait compris que la chienne
Était furieuse de mettre bas...
L'espace s'ouvre devant les chiots qui meurent,
Paraît un char sur les cailloux,
Un char tiré par des chiots.
Les chiots, c'est nous... Les moines !... moines
Mais de Jésus ou de Satan, ressuscités ?
Mère ! mère ! crient les chiots... C'est nous !...
Ensemble, moines, nous ne mourrons plus...

Je ne dis plus Satanaël,
 J'ai dit « Christ est ressuscité ! »
 Ne m'appelle plus « chaud-la-bourrique » !
 Bas épitaphe !
 Sarment du crime !...
 Arracheur de bite !...
 Cache à l'âme
 Montre ton cul !...

LE GRAND DÉCONSTRUCTEUR : – Vous n'êtes pas des enfants ingrats, je le sais bien.

A Jean le Moine :

Je passe ma main sur tes yeux. Ne vois-tu pas mieux ainsi ? Tes crimes maintenant te seront pardonnés ! Il l'a dit, le grand Sabactani.

JEAN LE MOINE (au chœur) : – Mettez-vous en rangs précis. (*Ils se rangent en deux demi-chœurs, Jean le Moine devenant leur coryphée.*) Je suis votre chef maintenant. Qui ne se souvient pas d'un père... d'une maison... d'une enfance ?

LE GRAND DÉCONSTRUCTEUR : – La belle mystification ! Vous allez la connaître, cette Byzance, la nouvelle Athènes... qui ne veut pas de Rome !...

Un temps.

Mesdames, Messieurs, la porte est grande ouverte à l'entrée de Satanaël. Vous ne me connaissez pas encore bien, car à chaque fois que j'arrive dans un nouveau cirque – pardon, au théâtre ! –, on me chasse, on me désocroie. On est toujours en train d'épousseter les meubles de l'histoire – mais moi, je suis grain de poussière, petit caillou qui encrasse l'engrenage... Alors je fais mon entrée au moment où l'on ne m'attend plus. Je suis magique. Tenez, écoutez : « Théodora, vous êtes avec moi ? » Oui, vous êtes avec moi ! C'est le truc du miracle, vous comprenez... il n'est pas le seul à faire des miracles, le Jésus nazaréen ! Théodora est avec moi... c'est une femme de chair, elle au moins ! Moi, avec elle ?... mais sans elle aussi !... je suis le grand timonier des espoirs désespérants... des révolutions, quoi ! A Byzance, il n'y aura pas de révolution, mais plus tard, dans la suite de Byzance, il y en aura... des vertes et des pas mûres (*il rit*) avec les Turcs !

LE CHŒUR : – Christ est ressuscité !

LE GRAND DÉCONSTRUCTEUR : – Ah, ça va ! ça va ! vous aussi... « boustifez la boustifaille »... Je ne peux pas faire mieux que le dogme, mais je peux l'imiter à merveille. Je suis un histrion, vous savez !

LE CHŒUR (psalmodié toujours, en forme d'épode) :

Théodora ! Théodora !
 Nous te chantons ! Nous t'adorons !
 Sauve-nous de celui
 Qui se dit ton amant, ton fidèle,
 Le grand Satanaël !
 Je suis en proie à la terreur croissante...

Ô, derrière le mur, là-bas, là-bas,
 A Byzance,
 Tu nous attends, mère, furieuse adorablement !
 Ô Théodora,
 Ne nous blesse pas !
 Mais si tu arraches notre écorce
 Et casses les branches de nos corps,
 Le sang liquide de nos sexes,
 On le répandra sur le sol !
 Nous sommes tes fils fidèles
 Ô Théodora !

JEAN LE MOINE : – Je vais tout vous dire, maintenant. Je m'appelle bien Jean le Moine. Oui, je viens des plaines d'Anatolie.

Suis-je encore un païen ? J'ai tué, c'est vrai. Vais-je tuer encore ? (*Un temps assez long.*) Suis-je un païen ou Ismaël ? (*Un temps.*) Je suis fils de personne... Enfin, ma mère m'a laissé sur le fleuve flotter... quand elle a vu que je ressemblais à un dieu.

LE GRAND DÉCONSTRUCTEUR : – Ode à un chacal ! (*Il rit.*)

JEAN LE MOINE : – Un éclair violent d'orage a foudroyé ma mère et un tremblement de terre l'a engloutie désespérément – il y en a beaucoup en Anatolie !

Anatolie des décombres et des engloutis !

Je me rends à Byzance. On m'a dit que là régnait une dame furieuse. (*Un temps.*) Mon père, ce vieux, je l'ai quand même occis... Comment ? Je ne sais plus... je suis devenu Jean le Moine. Je ne sais pas comment j'ai tué le vieux mendiant... Pourtant, c'est là où j'ai senti que j'entrais dans mon pli d'homme... Alors j'ai dit – je le répète à satiété : « Non, je n'ai pas tué », et j'ai marché...

Je viens te voir, Théodora, ma mère !

LE GRAND DÉCONSTRUCTEUR (*agitant ses clochettes et son bruyant attirail, il se lance dans une danse*) : – Maintenant, il faut tuer le taureau !

JEAN LE MOINE : – Cela suffit, l'effondrement est derrière moi ! Je veux voir Byzance. L'ange m'a donné son glaive ; alors, j'ai tout l'avenir devant moi. Je suis jeune à Byzance ! Je peux devenir...

LE GRAND DÉCONSTRUCTEUR : – Préfet de Police !... Metteur en scène !... Nouveau Metternich !... Comme moi !

Il fait le mariolle ; il chante :

C'est mieux que d'être apothicaire,
 Ou bien célibataire !
 Un metteur en scène,
 Il sait comment les hommes et les femmes font
 Pour mélanger la graine, à l'autre graine.
 Tu sais, mon petit moine en sucre d'orge,
 A Byzance, on se bat contre les « bluffeurs »,

On les abat, ceux qui coupent les cheveux en quatre...
 Reste avec moi, mon petiot ! Moi, je bluffe mais je ne les coupe pas...
 On n'a pas de carnet mondain, à Byzance !

LE CHŒUR :

Nous voulons voir Byzance !

A Byzance ! A Byzance !

LE GRAND DÉCONSTRUCTEUR : – A chaque appétit, un monde ! Bon, les images, les images... ça flatte Théodora ! Elle ne vit que d'images et que pour les images ! Moi, je suis plus sobre. Tu vas voir, mon petiot, les images, c'est elles qui vont te montrer du doigt... Les icônes – on dit comme ça ! – elles vont dire : « Je ne suis pas toi, mais c'est moi que tu dois voir ! » Ah, tu le verras, le Pantocrator, et la Théotokos !

Pauvre enfant ! Va-t'en donc rêver devant les eaux dormantes qui te méprisent ! Ah, comme tu vas t'oublier !

JEAN LE MOINE : – Elle m'aimera, c'est sûr... Théodora ! Je suis moine, maintenant, et je suis innocent... et j'y crois !... Tu n'y peux rien !

LE GRAND DÉCONSTRUCTEUR : – Comment vous appelez-vous, tous ?... Non, c'est déjà fait ! Allez, les ressuscités, mettez-vous en rond ; vous allez danser maintenant.

Conduis-les, toi ! En rond !

Le chœur forme le cercle.

Vous allez entrer à Byzance, mais moi, qui veille aux Portes, je ne vais vous les ouvrir que lorsque vous aurez tué le taureau !

JEAN LE MOINE : – Le taureau ?

LE GRAND DÉCONSTRUCTEUR : – Eh bien oui, souvenons-nous que nous avons été païens ! Ils rayonnent encore, nos ancêtres païens ! Souvenez-vous, vous l'êtes encore... païens... Comme une gomme odorante, la glu de l'arbre qu'on saigne. Ah, vous croyez vous guérir comme cela, en un tournemain, et entrer à Byzance par la fine arête d'un objet convoité qu'on fixe dans le soir ! Eh bien non, longue ou brève, la lame doit d'abord tomber de vos mains sur le cou du taureau... C'est la rêverie vivante des meurtres où l'on s'enivre. Oui, parfaitement... majesté de l'image !... La belle et grande image !... Sinon comment comprendrez-vous les icônes ?

Un temps, pendant lequel le chœur et Jean le Moine vont s'immobiliser, comme figés.

Ah, n'oubliez pas vos sacoches... d'écolier... tous... Dessinez !... oui, des crayons, des bleus... des verts... des rouges ! Vérifions bien que vous avez tout cela !

Tous tirent des crayons de la petite sacoche qu'ils portent accrochée à leur habit de moine. Commence l'opération de maquillage.

JEAN LE MOINE : – Il a dit, le grand opérateur : « Élargissez vos visions ! Pas d'idées claires mais l'Image, l'Image ! Le grain serré du sacre humain ! »

Le chœur a fini de se maquiller, sans piper mot.

LE GRAND DÉCONSTRUCTEUR : – Eh bien, dansez, maintenant !

JEAN LE MOINE : – C'est cela, dansons !

Tous se mettent à danser, lentement d'abord, avec des gestes hiératiques, puis de façon de plus en plus désorganisée, jusqu'à la convulsion.

LE GRAND DÉCONSTRUCTEUR : – Tenez debout, nom de... nom... nom de Dieu !

LE CHŒUR (chanté) : – Ce n'est que sympathie !... que sympathie profonde !

JEAN LE MOINE : – Tenez debout ! mais moi aussi... vraiment debout !... Feuilles d'acanthé, rose et violette !... Soyez poreux, les uns aux autres, comme les feuilles... mes papillotes !

Le chœur se rassemble autour de lui ; Les choreutes, maquillés, têtes oscillantes, se mélangent à grands gestes de bras et de jambes.

LE GRAND DÉCONSTRUCTEUR : – Faites des grimaces !

JEAN LE MOINE : – Faites des grimaces !

Ils font des grimaces.

LE GRAND DÉCONSTRUCTEUR : – Masquez-vous !

Ils se cachent le visage derrière leur main, doigts écartés.

JEAN LE MOINE : – Un masque ! un masque !

Jeux de masques : les mains de l'un sur le visage de l'autre – Jean le Moine assure et rectifie les positions.

LE GRAND DÉCONSTRUCTEUR : – Maintenant, « Être intégral », fais-moi la femme !... fais-moi le singe !

Tout le chœur mime ce qui est demandé.

LE GRAND DÉCONSTRUCTEUR : – Mieux que l'intégrale, le miroir !... le miroir d'eau !

Ils s'exécutent, tous faisant le geste de se pencher sur l'eau, vacillant toujours de s'y noyer.

Ô souvenir... l'eau ne renonce pas !

Méchamment, il en pousse un ou deux, comme pour les noyer ; ce qui le fait rire.

Ah, la fête se perd dans la mémoire ! Ça se « détemporalise » ! Des enfants, ils en ont eu et tant et tant... qu'ils se noient en les comptant !

Il ricane de plus belle, tandis que le chœur, sauvé des eaux, s'ébroue.

Suffit ! Il faut tuer le taureau maintenant... (*vulgaire*) puisque vous voulez voir Byzance ! Cap sur le taureau !

Il se saisit d'une cape rouge et la jette sur le chœur massé, ayant à sa tête Jean le Moine qui mime la bête encornée avec ses bras, ses doigts. Lui-même place un choreute en toréador en lui confiant le glaive que Jean avait déposé sur le drap rouge : on tue le taureau qui s'effondre.

Il est mort, votre vrai père ! Écoutez sa plainte païenne.

Rôles du chœur.

Ah, il me plaisait bien, ce taureau. Charon doit l'attendre sur le Styx, maintenant... Si je suis bien ma courbe païenne, il va faire couler la barque. Il est trop lourd... Enfin, un corps trop lourd !... Quelle belle pièce, le père païen !... Non cogito de la nuit du taureau !... Écoutez sa plainte !

UN CHOREUTE (plainte du taureau) :

On se débarrasse de moi !
 On a pris mon pouls. Il ne bat plus.
 Mais tout n'est pas mort
 Je suis le taureau du retour éternel,
 Je bave sur la roue du temps
 Ma fureur ensanglantée.
 Vous me tuez toujours
 Et je reviens toujours,
 Taureau du lendemain des souterrains séjours !
 Taureau du retour éternel !

Un temps.

Je vais écrire des poèmes qui beuglent.
 Un taureau se souvient...
 Qu'il a « baisé » un certain nombre de vaches
 Et même Pasiphaé !

Un temps.

Je ne veux plus maintenant de l'arène
 Ni du parvis des étoiles
 Quand je rentrais le soir, après la corrida.
 J'ai donné aux hommes, le sang, le sperme...
 C'est plus que du jeu, cela !
 Vite, portez-moi sur la barque de Charon.
 Elle va venir, la Théodora,
 Elle n'aime que son Jésus, crucifié, glorifié.
 Faites vite !
 Que j'arrive au champ d'honneur des taureaux !

Tout à coup, dans un fracas, surgit sur l'écran l'ange du début.

L'ANGE : – Arrêtez ! C'est trop d'images !

On évacue le taureau. L'ange disparaît. Bruits de tambour. C'est le cirque.

LE GRAND DÉCONSTRUCTEUR : – Le taureau n'est qu'un taureau ! Je l'avais oublié... Le grand Pan est mort !

LE CHŒUR : – Christ est ressuscité !

JEAN LE MOINE (chassant d'un geste le Grand Déconstructeur, il prend la tête du chœur) : – Oh, Byzance, je te vois... tu m'attends. Je t'entends. Parlez, cristal, saphir... Vous commencez à briller !

Un temps. Le chœur se rassemble. Le Grand Déconstructeur recule.

Le taureau est occis. Il ne reviendra plus ! Donnons aux barbares, notre foi qui libère. Celle que nous avons oubliée ! (*Un temps.*) Ô Taureau, culminante sérénité de la Force ! Ô Jésus, culminante violence de la Grâce !

On entend, au loin, la voix du taureau.

LA VOIX : – J'étais une race !... J'étais une race !

Le dernier beuglement s'éteint.

UN DEMI-CHŒUR : – Il est mort, le taureau qui veillait sur nous tous !

AUTRE DEMI-CHŒUR : – Il est mort, le taureau qui veillait sur nous tous !

TOUT LE CHŒUR (avec Jean le Moine) : – Je sens un rêve échevelé. Elle arrive ! Elle arrive ! Théodora !

JEAN LE MOINE : – Ai-je l'air d'un pantin ?

LE GRAND DÉCONSTRUCTEUR (revenant sur scène en catimini) : – Vous voyez, je suis ventriloque ! C'est toute ma richesse, et je n'ai plus qu'elle, maintenant qu'elle arrive, l'Impératrice Théodora !

Alors, quel est ton nom ?

JEAN LE MOINE : – Jean le Moine ! Je renonce à Satan, à ses pompes, à ses œuvres et je m'engage (*la suite est dite par tout le chœur ; on doit à peine la saisir*)... à suivre la loi de Jésus-Christ pour toujours !

LE CHŒUR (et Jean avec lui) :

Abouchons-nous !

Ils s'embrassent, « bouche à bouche ».

Vite, Byzance !

Vite, Théodora !

Ah, se faire disparaître !

Cerne tes yeux !

Large est ta bouche !

Grandis tes yeux !

Arme ta bouche !

Disparais...

Transparent !

Ô Perfection !

Celui qui voit ne me voit plus

Ils jouent à disparaître, comme font les enfants.

Je sens la lumière sur mes doigts,

Je sens la lumière sur ma bouche,

Je sens la lumière sur mes yeux,

Son sillage d'or...

Monde de pierre, de soie, de métal, monde orné,

La voilà, la lumière !

Ô Byzance,

Oiseau cosmique

Fils du monde,

Ô Christ...

Mère du monde,

Théodora ! Théodora !

Neige d'enfance,

Odeur de buis amer...

Je veux guérir de mon enfance.

Veilleuse parfumée,

Viens ! Arrive !

Tu n'es pas morte avant moi !

Théodora !

Entrée de Théodora – comme si elle sortait du mur du fond : elle apparaît d'abord, immense, en image projetée, telle qu'on peut la voir sur la mosaïque de Ravenne ; puis finit par s'incarner sur scène.

LE CHŒUR : – Triomphe ! Triomphe ! Triomphe !

LE GRAND DÉCONSTRUCTEUR (revenant toujours, ricanant toujours) : – Faites sonner les projecteurs !

Il disparaît, tandis que Théodora s'avance lentement, hiératique, dans une lumière d'or digne de Sainte-Sophie. Puis sa démarche se fait lascive ; elle se déhanche et finit par « tortiller » du cul. Tout cela en musique.

JEAN LE MOINE : – Ô, débauchée sublime !

La musique s'arrête. Silence.

THÉODORA (un fouet à la main ; elle parle avec un fort accent) : – N'est-il pas horrible et merveilleux que la rage de la luxure, l'ablation des images, les roues enflammées de ma chair vive dansent encore autour de moi, avec moi et en moi... à mon âge... la cinquantaine ?

Cela était-il ainsi quand j'étais jeune ? (Un temps.)

Oui, cela m'éperonne toujours ! (Un temps.)

J'ai encore tout à régler... avec cette chair !

Quelquefois, me sentant moins vieille, j'exhale un soupir d'amour qui me torture et je voudrais être mon propre amant pour être consolée d'avoir été si mal aimée. (Un temps.)

Même dans le vagin d'une langue pendante... faut-il parler de vieillir, de se détacher, d'être lasse ?

Au chœur :

Je vous entends chanter, m'accueillir... et vous me promenez en procession... Vous frappez l'oreille de la nuit... de cette nuit ajourée, dans la grande Sainte-Sophie !

Chantez maintenant l'antienne ! La cadence instinctive de la puissance sexuelle de la femme que je suis ! Théodora ! Impératrice !

LE CHŒUR : – Ô, Byzance ! Ô, Byzance !

Tous la conduisent vers un grand siège. Elle s'assied.

THÉODORA : – Jeune, j'étais blonde alors, et déjà je ne mettais plus mon genou en terre, mais j'élevais mes mains en orante. Je me donnais au premier venu...

Oui, j'ai connu l'infamie, mais j'avais la vision directe de Jésus ! Je me suis prostituée, en femme, en homme – oui, comme font les hommes qui se prostituent. Et Jésus, toujours plus de Jésus !

J'avais trois ans et déjà orpheline : mon père, montreur d'ours, et ma mère, actrice juteuse, moururent très vite. J'étais déjà l'épouse de Christ... ô mon époux ressuscité !

LE CHŒUR : – Oui, Christ est ressuscité !

THÉODORA : – Voilà, c'est ainsi ! Je sais que dans mon corps, maintenant, c'est le gai mystère. Tout ressuscite après l'amour de chair qui dissout tout... les nerfs, les muscles... c'est alors que les morts renaissent !

Souvenez-vous, mes enfants : dans le brûlot de Babylone, le feu n'a pas atteint les enfants qui chantaient comme vous. C'est pour cela que, d'Anatolie, vous avez fait le chemin du baptême... vers Byzance.

Pour moi aussi, ma chair a craqué sous le feu du plaisir – j'avais six ans... Mais le feu ne m'a pas atteinte... il m'a simplement léchée... l'eau du baptême a tout éteint !...

Il faut brûler les corps... il faut brûler les choses et ainsi on peut les baptiser afin qu'elles soient dites !

A l'hippodrome où je débutais comme actrice de mime, mes doigts parlaient plus que ma langue... Baptisée, j'ai quitté le mime... Il fallait du théâtre, mais à Byzance je ne l'ai pas trouvé... c'était toujours ce jeu de miroir et d'images... Un jour, brûlée d'images, j'ai pleuré et mes larmes ardentes m'ont conduite au baptême. Ma vue était brouillée... et j'ai dû parler, appeler au secours, crier que j'attendais le sauveur – le premier tiers venu – et ce fut le Seigneur... et ce fut mon baptême. Avec l'eau de mes larmes !... J'aimais en moi un être qui n'était pas moi !... Je m'étonnais alors que je puisse parler et j'abandonnais le mime où je fus muette ! Et je me mis à parler !

Mes petits moines, vous connaîtrez le passage, si vous voulez vivre à Byzance !

Le miroir n'est qu'un mime et la mort peinte, il ne pourra jamais la dire ! (*Un temps.*) Il ne peut que la montrer.

Ne devenez pas bureaucrates comme à Rome, la latine – j'ai failli dire : la latrine... Ce pape des chiottes ! Pouah !

Car je pense aux couloirs, aux coulisses, aux repaires, car je pense aux ruelles, la nuit, où je me suis donnée à tous les premiers venus... Peut-être ai-je déjà couché avec des morts ?

Surgit, encore une fois, le Grand Déconstructeur... Il arrive sur la pointe des pieds, sans faire de bruit, jusqu'à Théodora et lui glisse à l'oreille :

LE GRAND DÉCONSTRUCTEUR : – Ils ressassent toujours : « Christ est ressuscité » ! Dès qu'ils sont baptisés... et tu sais comment les baptiser... toi ! (*Il ricane.*) Tu leur fais faire la Passion de Jésus ! Oui, oui... Sur le romain parvis... le Pilate au cœur barbouillé... Ah, les Juifs du Temple se sont abstenus, ils n'avaient pas de remède immédiat ! Condamnés au silence, ils ont simplement lâché : « Oh, l'imposteur ! » Et moi, Satanaël, dois-je être privé de ma part de monde à venir ?

LE CHŒUR (alerté) : – Christ est ressuscité !

LE GRAND DÉCONSTRUCTEUR : – Je ne reviendrai plus. Je n'ai pas besoin d'un monde futur. Meurs avec ta mort, Jésus le bouseux !

Il fait mine de partir mais reste en scène : il attend et surveille.

LE CHŒUR : – Christ est ressuscité !

THÉODORA :

Moi, je capte la mort à visière découverte !
Salut, contre tout espoir !
Jésus, tu es mon type...

Aujourd'hui, le vendredi saint...

Laissez-vous aller à lui !

LE CHŒUR :

Christ est ressuscité !

THÉODORA :

Non, il ne l'est pas encore !

Moi, femme, je ne suis pas à l'image de Dieu...

Je ne suis pas la Théotokos mais Théodora,

La putain de Dieu !

On les détruira, les images

Quand on verra par trop que la mort y est peinte !

Elle se lève.

J'ai marché devant ma jouissance

D'un pas qui n'était pas de paix.

J'ai donné mon corps à tous

Et jamais de cela je ne me suis reposée...

Je suis encore inachevée...

Au Grand Déconstructeur :

Tu seras bientôt grand vizir... avec les Turcs à venir !

Et ta rêverie sera mosquée. Oui, ici même !

Prends le fouet !

As-tu la force du chant,

Ô rêveur Satanaël ?

Fouette et chante !

Le Grand Déconstructeur fouette le chœur, avec douceur d'abord puis méchamment, avec délectation.

Ô coup de langue de ce fouet !

Des langues qui ont léché ma peau...

Ce fouet a cinglé Jésus !

Maintenant, grand apôtre du mal de faire,

Saisis-toi du glaive que va te tendre l'ange !

On voit, projeté sur le fond, l'ange du début armé du même glaive : il le tend au Grand Déconstructeur qui s'en saisit.

Ce n'est pas encore un cimetière !

Mais châtre-les tous... châtre-les !

Qu'ils n'aient plus besoin de femmes !

Qu'ils soient leur propre femme !

Et chante, Satanaël,

Chante l'alchimie,

Qu'ils n'aient plus de femme ni de passé !

Le chœur se met en rang avec Jean le Moine à sa tête. Mime de la castration par l'épée que manipule le Grand Déconstructeur. Il chante en modulant sur les traits que propose la musique, un peu comme Beckmesser dans les Maîtres chanteurs de Wagner.

LE CHEUR (chantant) :

Ruisseau de sang,
Le vrai baptême !
Maintenant, solitaire enfant,
Tu t'enchantes toi-même.
Ce songe en toi sera le tien
Et tu seras un autre,
Ô Poison de toi-même !
Tu as crevé la toile,
Tu es de l'autre côté.
Byzance va crever !

Il s'étouffe dans un rire final, sarcastique... Le mime de la castration est terminé. Puis, après un silence :

Oh, il ne se passe plus rien !

Un temps.

THÉODORA :

Maintenant, Christos Paskos !

LE GRAND DÉCONSTRUCTEUR :

Oui, ma Reine impératrice !

A Jean le Moine :

Toi, tu fais le Christ,
Toi, un romain, un centurion,
Toi, Marie, mère de Jésus,
Toi, Marie de Manassé,
Toi, Marie de Magdala,
Toi, Barabbas, le sang de la bêtise. Ah, il aurait pu... il aurait pu !
Toi, le larron un,
Toi, le larron deux !

La procession commence. On flagelle le Christ. On se relaie pour le flageller. On le gifle, lui crache au visage, etc. On s'arrête, on « fait » la croix, comme on fait une pyramide sportive, les uns sur les épaules des autres. On dresse ainsi la croix, Jésus au sommet, etc. Le tout en forme de pantomime. C'est un moine – ou, si l'on veut, Jean le Moine – qui fait Jésus.

JÉSUS :

Vous n'avez aucune raison de me haïr,
Je suis hissé....
Si je suis le fils du Père,
C'est que je suis l'homme
Que vous haïssez !
Mes châtrés, pas de mansuétude,
Brisez mes genoux

En un rappel :

Et le manteau de pourpre,
Celui qui faisait le taureau,

Qu'en avez-vous fait ?

Un temps. On lui lance le tissu rouge.

A l'horizon tout est possible

Et vous boirez la coupe de mon sang !

C'est la coupe de lumière,

Car je suis sans distance, maintenant.

On frappe le Jésus de plein cœur.

Ah, le coup de lance !...

On a blessé le fruit

Et je meurs !

THÉODORA :

Non ! Attends !

Elle monte le long de la pyramide, aidée par les choreutes. Elle parvient à Jésus qui meurt. Elle baise ses lèvres.

J'imprime sur tes lèvres la groseille de ma lèvre !

JÉSUS :

Sœur Théodora !

THÉODORA :

Je vous suivrai, Monsieur !

Arrêtons, il monte trop vite en gloire !

Il faut que je l'interroge !

JÉSUS :

Courage, Reine !

Le chœur s'esclaffe.

THÉODORA :

Jésus, brin de bois, Jésus de Nazareth

Que ressens-tu à ces outrages ? Que ressens-tu ?

Je suis ta sœur Théodora.

Elle reste en équilibre près de Jésus et c'est dans cette posture incertaine qu'elle vaticine.

Ne nous dis pas que tout cela, tu le pressentais !

Tu souffres les tourments que tu te donnes à toi-même.

De quelle main tu souffres ?

Dis, quelle est la main toute-puissante ?

Un soir que tu rentrais tranquillement chez ta mère,

On t'a traité de chien d'ivrogne

Et on a fait avec Judas marché conclu...

Ah, tu n'es pas un amoureux des lettres

Car tu n'as rien écrit !

Étais-tu seulement de tous les bords ?

Tu n'es pas un acteur grec, c'est certain,

Tu ne portais pas de masque.

Savais-tu, du bout des doigts, te faire disparaître

Ou attendais-tu la mort humiliante ?

Un temps.

Pour mener la vie que tu as menée,
 Avais-tu besoin d'un porte-voix ?
 As-tu fait la chronique des égouts des synagogues
 Où l'on déversait les avortements clandestins ?
 Les églises vont-elles faire mieux
 Que les synagogues ?
 Ô, mon frère humilié !
 Dis-moi, que ressens-tu maintenant
 Qu'on t'a coupé la tête
 Dans toutes ces révolutions ?
 Que vas-tu ressentir dans le temps
 Où Satan a divorcé d'avec ton père ?

Un temps.

Il avait un grand cœur, le Satan, un grand sexe,
 Mais il ne faisait ressentir que ce qu'il faut sentir !
 Satanaël !
 Il s'est rendu malade à force de débauche
 Oh, consentie ! désirée !
 La vérole, le sida et tous les coups fourrés !
 Tu n'es qu'un pauvre,
 Ô mon frère.
 Sens-tu encore ?
 Est-ce moi qui sens pour toi ?

Un temps ; elle descend.

Tout se tait. Tu n'es plus une image.
 Tu n'es plus sur la croix ;
 Chante, ma perle !
 Tu n'es plus sur la croix,
 Dans trois jours tu seras en gloire,
 Mon adorable assassin ! Toi, le tout-puissant, le Pantocrate,
 Tout-puissant pour soutenir ton supplice !

Le Christ meurt. Elle le baise. La pyramide se défait – le tout encore en pantomime.

C'est la gloire pour lui !

Elle s'écarte tristement.

Moi, j'appartiens encore à qui se trouve ici...

Un temps.

Moi, dans ma vie de roman-photo,
 Quand on me frappait de gifles et de coups de poing,
 J'arrivais à plaisanter !
 Lui, le frère... il n'a rien dit... il a souri,
 Je le redis... Soixante-dix hommes par nuit. J'ai donné faim
 Aux scribes... Mes tableaux vivants... c'était Byzance !

Dois-je encore me souvenir que des oies, au théâtre du mime
 Ont picoré mon sexe ?
 Il n'y a pas de passé à Byzance.
 Je vois tout par moi-même... autopsie !

Au chœur :

Moines châtrés, vous serez bientôt des curés,
 Des imams, des Romes et des Mecques ! Et vous direz en sous-main,
 En sous-ventrières, pendant le défilé de perles de vos prières...
 Oui, vous direz... et vous me le direz :
 « Comme ta hernie est grosse,
 Comme tu nous les casses !
 Comme est grand ton trou ! »

Le chœur répète ce qu'elle vient de lui dicter.

THÉODORA :

Il n'y a pas de quatrième orifice. Seul le ciel est béant !
*Elle s'en va, cassée, vieillie, aidée dans sa marche par le Grand
 Déconstructeur.*

JEAN LE MOINE :

Triomphe au Pantocrator !
 Triomphe à Théodora !
 Ah, vénérer... que c'est fatigant !

THÉODORA :

Je vous quitte
 Mais j'ai toujours une âme d'actrice
 Et je tortille encore du cul !
 Le pouvoir est un splendide linceul,
 Je l'ai vraiment dit, cela !

S'éloignant :

Il n'y a que les femmes pour parler en hommes.

Riant avec désespoir :

Vous allez voir bientôt les bonnes sœurs des sociétés socialistes :
 Adieu Byzance !
 Triomphe du pathos sur la raison !
 Lumière du monde qui ne peut se soustraire à l'heure de la mort du monde.

JEAN LE MOINE :

Théodora !... le Seigneur des seigneurs t'appelle.
 Tu as dit non à Rome et à sa vie morale,
 Que vas-tu dire au dieu, Allah, maintenant ?
 Le droit de jouir ne se mendie pas,
 La vue conduit mieux que l'oreille,
 A ce qu'il faut croire !

THÉODORA (de loin) :

Le carnage ! oui !
 Mais mieux vaut le Croissant que Rome !

Adieu Byzance,
 Adieu mes châtrés délicieux,
 Et toi, Jésus, mon frère,
 Tu vas pâlir en Occident !

Elle disparaît.

Jean le Moine va se changer en « enfant turc » – musique arabe. L'ange Gabriel reprend le glaive et donne à l'Enfant turc un cimeterre.

Me voici créé d'un seul coup !
 Par Dieu... maintenant Allah !
 Dieu ne peut ni s'incarner ni s'évader.
 Ismaël je suis, depuis Abraham.
 Je suis un janissaire
 Et j'ai violé Byzance...
 Il le fallait pour sa régénération même...

Un temps.

Tout se construit sur des rêves
 Et Jésus est aussi musulman, fils de Marie.
 Jésus, science de l'heure,
 A su se faire tuer à l'heure dite !
 Quand je me ferai tuer,
 Moi aussi en saint martyr,
 J'irai au paradis.
 Ô perles non percées
 Qui servent au plaisir !...
 Je vais tuer l'Anti-Christ,
 Moi, l'exclu, Ismaël.
 Islam, tu ordonnes... je suis croyant !
 Sans faille, je suis... un vrai combattant.
 Allah préfère que je sois fort,
 Allah n'est pas humble.
 Révélé, libre, je suis libre !
 Mon oui... ô mon oui !
 Fatalité ? Non, nécessité de mon oui !
 Ismaël – Appelez-moi Ismaël !

Un temps.

Je suis un homme parfait. Je suis grand,
 Je me laisse porter par l'étincelle
 De mes voyelles,
 Je n'imite plus rien.
 Je ne veux plus d'image.
 Puisque je suis né
 D'un seul tranchant de bêche.
 Je serai muet quand je mourrai !
 Ah, Dieu,

N'accomplis pas la promesse de m'aimer
 De peur que vienne l'oubli !
 J'ai mon cimenterre
 Et je dois prouver Allah.
 Allah, sans moi, tu es tout aussi riche :
 Péririssent moi et le monde pour que tu sois !

Un temps, lâchant son cimenterre :

Pourquoi ? Pourquoi ?
 Ne suffit-il pas d'obéir ?
 Serai-je muet quand je mourrai ?

Il est seul, le chœur de Byzance s'efface dans un murmure étouffé.

LE CHŒUR :

« Christ est ressuscité ! »

UNE VOIX INVISIBLE (sur un ton retentissant) :

Il se promène au milieu de nous, déguisé en homme.

Deuxième séquence

RASPOUTINE EN RUSSIE

La scène est « reconstruite » à l'aide des mêmes éléments de décor qui figuraient des tombeaux. Les praticables se superposent, formant un ensemble surélevé où siègent, assis, le Tsarévitch, Félix Ioussoupov – le meurtrier de Raspoutine –, Vyroubova – ancienne maîtresse de Raspoutine devenue religieuse. Raspoutine siège en plan avancé. Tous sont vêtus de costumes conformes à ce que nous connaissons d'eux par la photo.

Le chœur de moines russes peut être réduit à cinq ou six personnages : robes noires, barbes et chignons.

Le Grand Déconstructeur est devenu le Grand Dénominateur – l'intellectuel russe classique dépeint par Dostoïevski, soit le type de l'intellectuel nihiliste.

Apparaissent sur le mur-écran du fond les visages de Lénine, de Staline et, vacillant, celui de Trotski ; puis, centré au-dessus d'eux et occupant toute la place possible, celui de Karl Marx.

Dans un coin de la scène, deux charrettes dont les brancards seront tirés par les personnages du chœur. La première est remplie de mannequins (les victimes de la première famine sous Lénine) ; la deuxième par des mannequins-cadavres identiques (les victimes du goulag).

On peut imaginer une musique conçue et modulée à partir de chants slaves. Là encore, il serait bon qu'un petit orchestre soit présent sur scène.

Apparaît le Grand Dénominateur : un fouet à la main, il fait tourner à sa guise le chœur des moines.

LE GRAND DÉNOMINATEUR : – Ah, le dieu n'apparaît plus. Enfin ! J'ai eu beau me signer et singer... rien. Puis j'ai fouetté les moines... mais rien n'apparaît plus du festin de Dieu. C'est très bien ainsi ! Encore un dernier essai...

Il les fait tourner sur eux-mêmes comme des totons.

Je les saouïe !... En Russie, la vodka, ça marche toujours !

Il les fait boire au goulot.

Au début, il y avait la Révélation, et l'Apocalypse à la fin... La Révolution a tout fichu par terre : révélation et apocalypse... en même temps ! La Révolution, c'est ça : la liberté, l'égalité... mais sans la croix, s'il vous plaît !

Allez, allez, et que ça tourne... une Ré-vo-lu-tion ! Et l'on revient au même point. La Terreur, voilà le système : c'est la science cela, et le Progrès !

Musique de foire russe. Les visages de Lénine et de Staline, tournés l'un vers l'autre, s'éclairent.

LÉNINE : – Tu vois, mon Joseph, la famine... c'est un bon truc... mais ça ne suffit pas. N'oublie pas ceci, oui... oui... oui... Nettoie plus tard pour de bon la Russie de tous les socialistes ! Socialisme... c'est pour les poules mouillées, pour le Jésus de Raspoutine... Nettoie la Russie de tous les libéraux... de tous les intellectuels libéraux... et de tous les socialistes !

LE GRAND DÉNOMINATEUR : – D'accord ! Mais pourquoi les socialistes ?... Ils font la Révolution, eux !

STALINE : – Je te réponds... Plus on avance vers le socialisme, plus la lutte contre les débris des classes moribondes est acharnée... Les socialistes sont une classe moribonde !

Chant exacerbé des moines sous le fouet. Les visages de Lénine et de Staline s'éteignent.

LE GRAND DÉNOMINATEUR (comme s'il se reprenait) : – La banque... la banque des morts !... D'abord, la famine ! Au nom des lois du développement social et scientifique – il faut quand même y arriver ! Je veux... je dois : six millions de mort par la famine... Et plus tard, je prédis, mon cher Joseph, sept cent vingt mille exécutives par le Guépéou et trois cent mille morts dans des camps à dimension variable... enfin sept millions de morts au goulag !

Un temps. Le noir se fait brusquement sur la scène. Les portraits de Lénine et de Staline s'éclairent de nouveau ; puis, de façon hésitante, celui de Trotski. Un seul cri, poussé par tous :

A bas les Juifs !

La terreur doit être mondiale !

L'homme nouveau : l'Internationale !

Lumière sur le plateau. Lentement, les charrettes commencent à avancer, puis font un tour de piste avant de s'immobiliser au premier plan. Les moines

extirpent à coups de fourche les cadavres-mannequins de la première charrette. Raspoutine se lève. Un silence.

RASPOUTINE :

C'était la paix jadis,
 La Russie était en fleurs,
 La Sibérie chantait
 Dans les églises saintes perdues dans la toundra...
 C'était mon enfance...
 Là où je suis né.
 Les voix chantaient le dimanche...
 C'est la Pâque aujourd'hui
 Et je peux encore dire « Christ est ressuscité ! »
 Nous sommes bien en 1917.
 Les morts sont à la Banque, déjà !
 Et la Banque des morts rapporte gros au socialisme !

Un temps.

La voix des enfants chantait le dimanche de Pâques...
 Les voix se répondaient...
 Les faux et les faucheurs,
 Lames d'acier, larmes de feuilles et de bourgeons
 Après la neige !

Un temps.

Il n'y aura plus de blé, de seigle
 A faucher...
 Mais il y aura beaucoup de têtes
 A faucher....

Les « cadavres » tombent de la charrette ; on tranche quelques têtes.

C'est le festin de Pâques...
 Le rêve passe !

Le chœur se met à danser avec les mannequins-cadavres de la première charrette ; quelques têtes pendent.

LE CHŒUR (psalmodié) :

Les mencheviks sont pendus !
 Allez, dansons, tournoyons !
 Moi aussi, Raspoutine,
 J'ai été comme toi... un Russe fantasque...
 J'ai été la danse puis le saut
 Et en sautant, je me suis châtré.
 Nous, les khlystis... les christis...
 Les vieux-croyants se sont châtrés
 En sautant en l'air !
 Oh, la vieille Russie qui va mourir... en sautant !
 Toi, Raspoutine, tu...

RASPOUTINE :

Mon père n'avait plus que moi.
 Mon père est vieux, je l'ai remplacé.
 Il fauchait, il fauchait dru.
 Et moi, avec l'amour, j'ai aussi fauché dru...
 En sautant en l'air !

On remet les mannequins dans la première charrette.

RASPOUTINE :

J'ai vaincu le péché par le péché,
 J'ai fait des fugues, mais je suis toujours revenu.
 Ah, Monsieur le Grand Dénominateur,
 La chair, la chair, elle est puissamment vive !

Un temps.

Ma mère est centenaire...
 « Tu croyais descendre d'un char de feu,
 Mon petit Gricha », qu'elle me disait !
 « Eh bien, oui, ta mort sèmera l'incendie ! »
 Mère, tu m'as dit cela
 Pour que je m'en souvienne au moment de ma mort.
 « Tu sens le messie de toute la Russie ! »

Au Grand Dénominateur :

Sais-tu cela, toi qui ne sais rien par la chair et le cœur,
 Misérable « irrenseigné » !
 Tes momeries !... Ah, oui, foutre !
 Tu baises les icônes,
 Celles du cirque collectif !
 Devant toi un enfant va mourir,
 Notre petit tsarévitch, Alexis !
 Regarde-le !
 J'ai soigné la Russie. J'ai guéri le tsarévitch.
 Je l'ai révélée, la Russie, je le sais maintenant,
 Car je me suis guéri moi-même de ma maladie d'insomnie !
 D'abord, j'ai eu une mission... de chair.
 J'ai fait l'amour tant et tant !...
 On crucifie... on baise... on ressuscite...
 Une soif ardente, inextinguible
 Entre dans les yeux... pénètre par les yeux...
 Embrase le cœur, et alors le cœur ne pourrit plus.
 Pétri d'angoisse !
 Connais-tu cela, Grand Dénominateur ?
 Allez, les morts, qui êtes sans nom...
 Je vais vous en donner un... Levez-vous !

Un cadavre se lève, soulevé par un moine du chœur. C'est le moine qui parle.

LE MANNEQUIN : – Sans Raspoutine, il n'y aurait pas eu Lénine... moi, je suis mort pour Raspoutine !

LE GRAND DÉNOMINATEUR : – Pour la sale engeance du Christ, Raspoutine, maintenant, tu n'achèteras pas la pensée du maître Lénine. Il a jeté en bas tous ceux d'en haut, le maître ! On va entendre longtemps les hommes, les femmes et les enfants quand lui, le Dieu, va disparaître.

Les portraits de Lénine, Staline et Trostki s'éteignent.

Le portrait de Marx s'éclaire.

KARL MARX : – Dieu n'a pas à être... ce n'est qu'une chose !

RASPOUTINE : – Qui c'est celui-là ?

Il s'adresse au Grand Dénominateur :

Dis-moi qui c'est, maître d'école !

KARL MARX : – Le peuple doit faire la guerre en rangs serrés. Le Tsar doit abdiquer. « Tsarine doit se retirer au couvent et toi, Raspoutine, tu dois être pendu sur la Place Rouge ! »

LE GRAND DÉNOMINATEUR : – Ah, tu le reconnais maintenant... le K... G... B... ! Me reconnais-tu bien, moi aussi... le Grand Dénominateur commun, le grand Interprète ? Tu n'achèteras pas ma pensée, tu ne le peux pas. Tu es aveugle à toi-même : à toi seul attaché...

RASPOUTINE : – Tout le monde est sorti du néant ! Avec moi il n'y a pas de péché ; puisque, avant le péché, il y a la chair du péché – qui, elle, sait délivrer... « Christ est ressuscité ! »

LE GRAND DÉNOMINATEUR : – Encore ! (*Il rit.*) Ah ! Ah ! On a déjà entendu ça à Byzance, et on l'a toujours pas vu, le ressuscité !

RASPOUTINE : – Oui, moi, j'ai voulu la chair. Ainsi, j'ai tout fait sortir du néant par la chair !

Regardez les mencheviks dans la charrette : les bolcheviks de Lénine les ont massacrés... et ils vont ressusciter ! La chair n'a peur de rien. Elle a une mission : sans la chair... rien !

Ah, le soir de Pâques...

Cette jacquerie paysanne, d'abord une révolte, puis une Ré-vo-lu-tion agraire ! Cette collectivisation forcée des terres ! Ré-vo-lu-tion !... On revient au point mort ! Les soviets de Péetrograd... les masses... les masses ! Le point mort, c'est d'abord une dictature !

Moi, moujik, illettré, illuminé, je ne suis pas un traître menteur comme Lénine... Six millions de morts de faim... et puis... la « douceur » du cannibalisme... Vidons, vidons nos terres... Seul, le Christ a le droit de dire « mangez-moi ! » Mais lui, c'est encore la chair !

LE GRAND DÉNOMINATEUR : – Tais-toi, derviche, rocambole... tu ne cesses de tourner en rond !

RASPOUTINE : – Je tourne, je tourne... mais je tombe à genoux et je prie pour toi, pour moi, pour tous... pour ma mère... pour mon père...

As-tu un père et une mère, toi, par la chair ?

« Comme tu parais triste, mon fils ! » ils ont dit, mes parents !

« Je sais que la Russie va mourir ! »... je leur ai répondu.

LE GRAND DÉNOMINATEUR : – Mourir pour renaître !

Soudain, comme éclairé :

Toi aussi, tu as fait payer les riches.

Avec ironie :

Ah ! Ah ! Tu es le père de l'État bolchevique !

RASPOUTINE : – Non... j'ai servi Dieu !

KARL MARX : – Dieu n'a pas à être. Il n'est pas immédiat !

RASPOUTINE : – Mais qui c'est celui-là ? Dis-moi qui c'est !

Silence.

Il ne sait pas quoi répondre ! ah ! ah !

On entend vaguement, psalmodiés par tous, les mots « Place Rouge », « Rouge de sang ».

RASPOUTINE : – Pendu sur la place Rouge ?... Oui... oui... Rouge de sang !

Revenant à ses souvenirs :

Oh, mon enfance ! La nuit, on faisait des feux de camp, en Sibérie, chez moi... on abattait des arbres... des arbres qui, au printemps, avaient les cheveux blancs... on les abattait ainsi, pourquoi ?

Ô berceau de mes jeunes années ! Je posais des questions à ces branches en fleurs, et les fleurs éludaient leur réponse... Devant ces arbres abattus, j'ai appris à être moins que rien.

Un temps.

On faisait des feux de camp, on dansait tout autour et tout nus, dans le froid. Quel froid, le nôtre ! C'était la vie !

La place Rouge est grise avant d'être rouge... Et moi tout nu, je danse... ressuscité...

S'avance devant lui la deuxième charretée. De nouveau le chœur déverse à la fourche son chargement de cadavres.

RASPOUTINE : – Des contre-révolutionnaires. Des frères ! Des prêtres !

LE GRAND DÉNOMINATEUR : – Tu vas voir comment on ressuscite !

A un cadavre-mannequin, tenu droit par un choreute :

Viens-là, toi, le prêtre ! Répète après moi ! : « Jésus, c'est le connard qui est mort sur la croix ! »... Allez, répète !

Silence.

Tu ne répètes pas ? Attends, amène-la devant moi : je pisse dans ta gamelle... je chie dans ta gamelle... (*Il mime ce qu'il dit.*) C'est pas la chair qui parle, ça ?

A un autre mannequin :

Et toi, le petit nouveau, le petit puceau, je vais plonger ta tête dans la pisse et la merde de ta gamelle ! (*Il mime. Il rit.*) Non, je vais pisser et chier dans ta bouche (*Il mime.*)

A un autre :

Toi, tu es la Vierge !... Tu vas prier la Vierge... à poil !

On déshabille le mannequin.

Garde ta barbe !... Tu seras encore plus Vierge !... la Grande Putain ! La Théotokos !

De plus en plus excité, à un autre mannequin :

Coupe la bite à celui-là ! Maintenant attache-lui la bite autour du cou !... Tiens, la bite, elle se lève ! (*Il mime l'érection.*) Ah, tu vois, Christ est ressuscité ! Ça, c'est de la Révélation !

Il faudra bientôt rééduquer les morts ! Ce sera une vraie leçon d'histoire ! (*Un temps.*) Rééducation !

A Raspoutine :

Quoi, tu me parles de démasquement intérieur ? Plus fort que la mort ? Mais la mort, c'est comme Dieu, ça n'est rien ! La mort, ça n'est que...

Il se saisit d'un mannequin, il le gifle en disant :

Regarde-moi pour la dernière fois : la mort, ça n'est que cela !

Il le gifle à nouveau. Un temps. Musique.

RASPOUTINE : – Splendides et hautes sont les montagnes... mais mon amour est plus haut et plus splendide !

Un temps.

KARL MARX : – Il faut me suivre en rangs serrés !

Le visage de Marx s'éteint ; celui de Lénine s'éclaire.

LÉNINE : – La révolution sera primitive, convulsive et chaotique !

Son visage s'éteint.

RASPOUTINE : – Est-ce moi aussi ce qu'il dit ?

Un temps. Il se ressouvient à nouveau... Musique.

Un enfant est mort, mon frère ! Il était né avant moi. Ceux qui pensent et qui vivent ont toujours laissé derrière eux un petit frère mort, né avant eux ! Les mencheviks sont les frères aînés des bolcheviks. Les frères aînés sont morts ! A vous, les bolcheviks !

Les portraits de Lénine et de Staline s'éclairent.

LÉNINE : – N'oublie pas, Joseph, nous prônons la terreur de masse ! Nous ne sommes pas des chiffes molles... L'heure est ultra-mondiale ! Il est indispensable d'encourager l'énergie et le caractère de masse de la terreur contre les contre-révolutionnaires... spécialement à Péetrograd... Il est là, le Raspoutine... l'exemple est décisif !

C'est ton tour, bientôt... Joseph ! A toi, le goulag ! A bas les Blancs, les propriétaires fonciers, les capitalistes ! A bas les Juifs !

STALINE : – Je n'existe pas encore complètement, mais je t'entends, grand-père ! J'ai bien entendu que plus on avance, plus la lutte des classes montantes vers le socialisme doit être acharnée ! Acharnons-nous ! Acharnement, c'est la seule chair vivable !

Les charrettes font un tour de piste sur une musique d'orphéon, conduites par le Grand Dénominateur. On peut mêler à l'orphéon des chants slaves : l'idéal serait une cacophonie à la russe.

LE GRAND DÉNOMINATEUR : – La terreur est toujours systématique ! Allez, un dernier regard, si vous voulez ! Pour la mort... ce mot ridicule !

Les charrettes et le convoi, après un tour de piste, s'arrêtent devant la famille impériale, subitement éclairée : le tsar, la tsarine, les grandes-duchesses...

LE TSAR : – Maintenant... c'est sur nous ! Plus de Tsar-Empereur... mais d'autres Tsars ! Les Tsars du peuple... Ouragan et peste...

Nous te louons, ô mort par arrachement !

LE TSARÉVITCH : – Moi, l'enfant qui saigne... bientôt, je n'aurai plus de sang !

Les charrettes reviennent ou reculent, avec un drapeau rouge fiché à l'avant.

LE TSARÉVITCH : – Le drapeau rouge de mon sang !

Raspoutine s'agenouille devant le Tsar et la Tsarine.

RASPOUTINE : – Papa ! Maman !...

Maman, tu m'as emmené en ville chez une baronne. J'ai couché avec elle... J'ai couché avec toutes les femmes : des putains, c'est évident !... des baronnes et des dévotes, tout aussi évident ! Mais je tripote aussi les banquiers, les véreux et les Juifs !

Non, pas les Juifs, je les respecte trop ! Je suis l'Idiot de toutes les Russies ! J'ai été battu une seule fois : quelle joie que cette humiliation ! L'outrage est joie !

Soudain :

J'ai le sentiment d'une catastrophe imminente !

Au Tsarévitch :

Toi, mon Alexis, tu saignes, tu es hémophile... je vais continuer à te soigner... à te guérir ! Je t'ai guéri dès que tu t'es mis à saigner. Laisse-moi te caresser, mon enfant. Tu régneras, mon prince, tu régneras, je te le jure !

LA TSARINE : – J'ai peur pour Alexis !... Gricha, mon starets, on dit que je couche avec toi, mais c'est faux. Tu es « notre ami », au Tsar Nicolas et à moi. Faiseur de miracles... Tsarskoïa Salo...

RASPOUTINE : – Le miracle est dans l'esprit du monde !

LA TSARINE : – Oui, le miracle... spontané... pétillant... Mais j'ai peur... pour Alexis... pour Nicolas... pour nos filles... pour tous !

RASPOUTINE : – Même si le miracle n'est qu'une tromperie réussie, c'est une joie parce que c'est un outrage. L'outrage est une joie pour l'âme. Ils ont compris cela, les bolcheviks. Mais ils ne croient plus à l'âme. Reste l'outrage... et sans la joie !...

A Alexis :

Ma mort sera ta mort, enfant !

Au Tsar :

Ma mort sera ta mort, papa !

A la Tsarine :

Ma mort sera ta mort, maman !

Aux grandes-duchesses :

Je ne vous oublie pas, mes filles : ma mort sera votre mort !

LA TSARINE : – J'appuie ma tête sur tes épaules bienheureuses. Comme tout est facile dans cet instant !

Elle baise la main de Raspoutine. Pendant ce temps, on habille Félix Ioussoupov en fille, tandis que sur l'écran on déshabille Staline de sa robe de séminariste.

RASPOUTINE (à Ioussoupov) : – Mon petit, toi qui vas me tuer, j'aime ton apparence de fille... (Il se tourne vers l'image de Staline.) Peut-être t'aurais-je aimé, toi aussi, si tu étais resté en robe de séminariste, Joseph Dougachvili ! Je t'aurais enfoui sous mes caresses de moujik et tu serais devenu un vrai tsar ! Que n'es-tu resté qu'un moujik comme moi !

UNE VOIX (venue de loin) :

Pure logique ! Le jeune Staline est chassé du monastère en 1899. C'était un séminariste qui n'avait pas reçu les caresses d'un moujik !

RASPOUTINE (il enlace Ioussoupov) : – Mon Joseph !

Staline disparaît lentement de l'écran. Les protagonistes se regroupent au centre de la scène.

VYROUBOVA : – J'ai été sa première maîtresse. Je suis devenue religieuse. Avec lui, il n'y a pas de péché. On sort du néant, avec lui !...

LA TSARINE (enchaînant) : – Je t'écris cette lettre. « Mon Gricha ! mon bien-aimé et inoubliable maître sauveur et conseiller... je connais tous tes péchés de chair... »

RASPOUTINE :

Ma chair n'a pas d'histoire,
Puisqu'elle n'a peur de rien.
Suis-je un lubrique ? Non !
Un sauvage de la chair ? Non !
Lorsque je déshabille une femme,
Je ne dois pas dire : Ah, quelle jolie femme !
La jolie femme, c'est moi !
Toutes les femmes, je les ai déshabillées,
J'ai regardé leurs corps...
Et les putains, je les ai laissées partir :
« Rhabillez-vous vite ! »
Quelquefois je me couche sur elles,
Je leur fais peur.
Je vois bien que je leur fais peur.
Elles ont peur que je les étrangle...
Et moi, ai-je peur ?
Oui, quand je les déshabille, je lévite,
Je me sens m'élever dans les airs,
Mon corps ne rencontre plus d'obstacles
Et ne pèse plus !
Je me sens devenir le diable... tout est diable...
Dans un saint, tout est saint...
Et je suis saint... aussi !
Quelquefois, quand j'ai si bien enseveli
Mon esprit dans ma chair,
Je fais l'amour sans m'en rendre compte...
C'est le chemin vers Dieu... le salut.

Je vis en Dieu et avec Dieu : je l'ai trouvé !

Un temps.

Tous les Russes sont comme moi !

La Russie est sainte, mystérieuse,

Asiate !

Quand je suis asiate, je suis innocent.

Ah, non à l'Europe !

Sinon je me renie... je deviens criminel.

Mais je dois aussi me renier

« Qu'il se renie lui-même ! » a dit le Christ... à celui qui voulait le suivre !

LA TSARINE :

Toute mon âme, tout ma pensée

Sont avec toi !

LE TSAR :

Défendre les Slaves !

Faire la guerre à l'Allemagne !

RASPOUTINE :

Non, je ne veux plus la guerre !

LE TSARÉVITCH :

Pose ta main sur mon front

Et je ne saignerai plus !

RASPOUTINE :

Je ne veux pas la guerre !

Une moniale du chœur se précipite sur Raspoutine et lui plante un couteau dans le ventre.

RASPOUTINE :

Ah, cette femme m'a planté un couteau dans le ventre !

Un temps.

Est-ce le signe que l'Allemagne a commencé la guerre ?

Car c'est parce que je ne veux pas la guerre qu'on me tue en Russie !

La moniale refait ici, au ralenti et sur le mode du mime, le geste de porter le couteau contre Raspoutine.

LE CHŒUR :

La femme a couru !

Elle lui plante un premier coup de couteau,

Elle veut lui planter un second coup !

Il n'est pas mort !

« Je n'y suis pas arrivée ! »

Mobilisation générale !

RASPOUTINE (blessé) :

L'Europe est devenue folle !

LE CHŒUR :

La guerre, la guerre !

RASPOUTINE :

Non à la guerre !
 Il faut refuser la guerre !
 Elle ne doit pas avoir lieu !
 Ô papa !
 Ne laisse pas les fous triompher !
 Ils se pendent eux-mêmes
 Et avec eux le peuple russe !

Le visage de Lénine s'éclaire.

LÉNINE :

Moi, Vladimir Illitch Lénine, je dis ceci :
 « La guerre entre la Russie et l'Autriche
 Serait très utile pour la Révolution ! »

LE CHŒUR (un à un) :

La Russie est devenue folle !
 Que veut dire Raspoutine ?
 Pourquoi est-il si obscur ?

RASPOUTINE :

Les hommes cesseront de faire la guerre
 Quand les gamins cesseront de se bagarrer.

Le chœur se lance dans une bagarre enfantine.

Moi, j'ai été un enfant très modèle,
 Je me suis replié sur moi jusqu'à me déraciner :
 Comme toi, mon Joseph... Staline !
 Mais toi, tu as dévié, changé de route.
 Je suis devenu, moi, un fol en Christ...
 Et j'aime trop les femmes !
 Toi, Joseph, tu ne les aimes pas,
 Tu les possèdes !
 Je suis ivre chaque jour... je bois !
 Ivre en permanence...
 Dans des bringues délirantes.
 Je suis comme la guerre,
 Je déclare haut et fort
 S'il y a des anges dans les rangs de nos guerriers.
 C'est le salut pour nos guerriers !
 Alors, cul sec... cul sec !
 « Notre ami boit ! Notre ami boit ! »
 Je me saoule avec les tziganes,
 Je fais des miracles,
 Je guéris de la danse de saint Guy.
 Un Juif, Sémianovitch...
 J'ai guéri le starets !
 La tsarine ressuscite. Oh, maman !
 Ivre en permanence : c'est l'orgie...

J'expose mon membre viril
 Et je le décalotte
 A la face des Russes !
 Comprenne celui qui peut comprendre !
 Que de l'ivresse, ô fol en Christ !
 « Splendides et hautes sont les montagnes
 Mais mon amour est plus haut et plus splendide qu'elles ! »
 L'amour est Dieu... L'amour est Dieu !

Pendant toute cette tirade incendiaire, Raspoutine, bien que blessé, doit danser sur une musique mi-guerrière, mi-dionysiaque, une sorte de pyrrhique entraînant le chœur à le suivre, ainsi que tous les personnages, impériaux et autres.

RASPOUTINE :

Tiens, la guerre a pris mon fils !
 Je me méfie de la guerre, je suis un paysan !
 Et pourtant je la danse...

Il suspend brusquement sa danse.

Bientôt, toi, Ioussoupov, mon Félix, mon aimé,
 Toi, l'homme... ombre d'une femme... tu vas...
 Mon petit Félix ! Je t'aime d'amour ! Tu es la Femme,
 Son essence même, Félix Ioussoupov !
 Touche mon sexe ! Il est là !
 Ah, sainte Nitouche... tu n'oses qu'à moitié !

Rejetant soudain Ioussoupov déguisé en fille :

Va-t'en ! Va-t'en !

Ioussoupov fait mine de regimber. On doit à cet instant sentir chez lui le désir de tuer.

Forniquer, ce n'est pas grave, si les pensées restent pures !
 Forniquer avec toi, mon Félix ! Reviens !
 Es-tu la Femme pure ?
 J'ai su les endormir, les envoûter...
 Le paralytique, la Tsarine, le Tsarévitch... les Russes !
 Et toi, mon Félix, je vais t'endormir aussi...
 Une main sur ton épaule... caresse ton épaule !
 Je t'endors !... Nous sommes maintenant dans la chambre... la chambre !
 Il s'en est passé de drôles là-dedans dans la chambre !
 Mais ma pensée est restée pure !
 J'ai su briser la chair jusqu'à ce que tout soit possible !
 Ah, Félix, qu'importe que tu sois homme ou femme...
 Tu es une image, une icône...

Un temps. Il caresse Félix, le serre contre lui.

Tout va se terminer dans un sublime repentir,
 Une prière exaltée... tous deux à genoux... côté à côté...
 Résiste-moi, Félix ! Il faut cela à la chair, la résistance !

Il n'est jamais trop tard !

Un temps.

LÉNINE :

Il faut tuer Raspoutine ! Tuer tous ceux qui couchent avec Dieu !
C'est une folie abominable !

Son visage s'éteint.

LE CHŒUR :

Il faut tuer Raspoutine !

RASPOUTINE (enlaçant toujours Ioussouпов) :

Tant que je vivrai, la dynastie vivra, la Russie vivra...
Moi seul ai le droit de parler de la mort à la Mort...
Primitive, convulsive, chaotique,
Comme Jésus !

IOUSSOPOV :

Il est là, agrippé après moi. Je ne peux pas m'en défaire !
Je souffre... je souffre ! Je dois le tuer ! Je veux le tuer !

Un temps.

Ah, Gricha, caresse-moi, je souffre dans la poitrine.
C'est au cœur !...

RASPOUTINE (dans une ultime caresse) :

Tu es guéri !

IOUSSOPOV :

Je suis guéri !

Ils s'embrassent sur les lèvres.

LE CHŒUR :

16 décembre 1917.

Le lyrisme de la Sainte-Russie doit disparaître.

C'est élémentaire, n'est-ce pas Monsieur Joseph ?

Le portrait de Staline clignote, fait signe que oui. L'obscurité envahit progressivement la scène.

Un certain temps de silence. On entend tout à coup un cri strident dans la nuit. Félix Ioussouпов a poignardé Raspoutine. Retour d'un peu de lumière : on voit des ombres s'agiter. Raspoutine est jeté à l'eau. Le corps, pas encore mort, flotte – en fait, porté en l'air par des choreutes.

RASPOUTINE :

Mon petit Félix, je sais que c'est toi
Qui m'a planté ce coup dans le dos...
Mon petit Félix !...

IOUSSOPOV :

Mon père, mon chéri !

LE CHŒUR :

Mon père, mon chéri !

Noir à nouveau. On entend un coup de feu, suivi par un cri violent de femme. Puis retour progressif à la lumière.

LE CHEUR :

C'est bien une femme qui a tiré !
Ioussouпов remet péniblement debout Raspoutine, qui n'est pas encore mort.

RASPOUTINE :

Je savais que c'était toi qui avais mis du cyanure
 Dans ces petits-fours que tu m'avais offerts...
 J'en ai mangé quand même ! Ça ne m'a rien fait ! *(Il rit.)*

IOUSSOPOV :

Donne-moi la main, Gricha, mon père et mon guérisseur !
 Allons jusqu'à mon palais... je vais te soutenir.

Ils déambulent à travers la scène, l'un soutenant l'autre.

Voilà, nous y sommes !

Apparaissent quatre hommes – Pourichkevitch, le Grand Duc, le lieutenant Soukhatine, Lazavert. Chacun d'eux se présente.

POURICHKEVITCH :

Pourichkevitch !... J'ai ce qu'on appelle un coup-de-poing à la main !

LE GRAND DUC :

Le Grand Duc !

SOUKHATINE :

Le lieutenant Soukhatine !

LAZAVERT :

Lazavert !

IOUSSOPOV (à Raspoutine) :

Assieds-toi, mon starets !

RASPOUTINE :

Asseyons-nous tous... autour de la Russie qui va mourir !

Il lutte visiblement contre la mort.

Non, chante plutôt, mon Félix... j'aime quand tu chantes !

Ioussouпов fredonne une rengaine, dans l'esprit de Piaf lorsqu'elle chantait « Milord ». On offre des gâteaux à Raspoutine.

Encore des gâteaux empoisonnés ! Les premiers n'ont rien donné,

Mon Félix... Tu récidives ? Je sais que je vais mourir...

Que tu vas me tuer... tu as déjà commencé...

Mais chante, mon petit... j'aime quand tu chantes...

Ton poison me fait du bien... chante !

Ioussouпов, tout à son vertige meurtrier, chante de plus en plus haut.

J'attends que tu me tues *(Un temps.)*

Oui, avec toi j'ai connu la Femme !

On passe un revolver à Ioussouпов qui tire à vue sur lui. Raspoutine rugit, dans un rôle d'agonie.

Toi, femme... plus que femme !

IOUSSOPOV :

J'aime ! J'aime !

Il tire à nouveau.

Raspoutine se lève comme un somnambule. Il tombe et se relève, les choreutes le repoussent. Tous se mettent à tirer par rafales. Le dernier coup l'atteint à la tête.

RASPOUTINE :

La neige... la neige !

La Russie... la paix !

Le chœur entonne une mélodie funèbre. Ioussoufov, attiré par le sang de son crime, se précipite sur le corps, le violente, le retourne, l'assomme face contre terre. S'avance alors, sorti du chœur, le Grand Dénominateur.

LE GRAND DÉNOMINATEUR :

Il faut le traîner jusqu'au fleuve !

Oh, la neige est rouge !

On jette le corps dans le fleuve, après lui avoir lié les mains dans le dos et lui avoir versé dans la gorge un dernier breuvage empoisonné. Pour faire bonne mesure on lui a aussi arraché un œil.

Le madère est empoisonné !

Il n'est jamais trop tard !

Arrache-lui l'œil !

Octobre gronde !

LE CHŒUR :

Le temps, on le tue,

On l'ouvre, on le décarcasse !

Ce qui s'annonce,

C'est un chien sans queue...

La belle Révolution !...

Et sans queue,

Il la cherche, le chien, sa queue !

Il tourne sur lui

A perdre haleine...

Fourbi de la mort,

La Ré-vo-lu-tion !

Pendant ce temps les charrettes réapparaissent et reprennent leur ronde à vive allure, traçant un ample cercle et semant en cours de route quelques cadavres. Enfin le visage de Trotski clignote.

TROTSKI :

L'armée Rouge !... L'armée Rouge !

LE CHŒUR (chanté) :

En avant, peuple ouvrier !

Vise les icônes,

En avant, drapeau rouge...

Le drapeau, de sang, dégôte...

Le drapeau rouge !...

Ah, prêtez-moi des morts...

Portons-les à la banque :

Un prêt de mort
A n'importe quel taux !

LA VOIX DE RASPOUTINE :

Je suis tombé derrière l'horizon !

Le chœur fusille le Tsar et sa famille et, en dernier, le Tsarévitch... qui va « ressusciter ».

LE TSARÉVITCH :

J'étais l'enfant qui saigne,
Le petit drapeau qui saigne
De la Sainte Russie.
Je ne serai pas vengé,
Il n'y aura pas de grandes assises...
Jusqu'à quand ?
La fin des temps ?
Oh, qu'on me remémore
Comme tous les enfants sacrifiés...
L'enfant du Temple, l'oublié des Français !
Ô Isaac, toi tu fus sauvé !

Un temps.

L'esprit d'enfance,
Gardez-le pour le dernier souci, le premier des soucis !
Ne tuez jamais l'enfant trop tôt,
Ne le chassez pas de sa cabane,
Fut-elle située dans un palais
Ou dans un cul-de-basse-fosse !
Oh ! Oh !...

On le refusille. Vide sur la scène. Noir.

*Les visages de Lénine, de Staline, de Marx s'allument, celui de Trotski cli-
gnote. Puis tout s'éteint.*

Troisième séquence

HITLER ET LE DOCTEUR PETIOT

*Apparaîtra projetée sur le fond, presque tout le temps de la séquence,
l'image géante de la guillotine qui tranchera la tête du Dr Petiot.*

*On entend sonner une alarme, qu'on peut confondre avec la sonnette qui
avertit de la reprise de scène au théâtre.*

*Une grande table longue, perpendiculaire au public, où sont assis des
hommes de loi en costume de juges et d'avocats. Ils ont condamné Petiot à
la peine capitale. Ils constituent le Chœur.*

Assis face à face, Hitler et le Dr Petiot. (Peu importe bien sûr que Hitler

soit mort par suicide en 1945, et que Petiot n'ait subi la peine capitale qu'en 1946.)

Donner l'impression, au cours du jugement, que sont attablés là des convives de mort.

Le ton sera, pour tous, rogue, voire un rien vulgaire.

LE CHŒUR : – Enfin, je suis soulagé : les pays socialistes ne peuvent pas vouloir la guerre !... Je suis un a-thée. Seul l'athéisme est purificateur... Après le traité de Versailles – qui a bien clos la guerre de 14-18, cette « horrible boucherie » !... « Mieux vaut un nazi qu'un mort ! » Parole incalculablement profonde de notre ami le pacifiste Luc Daurat !... On a bien fait de ne pas aider l'Espagne républicaine pour préserver la paix en Europe !... La paix, la paix, il n'y a que cela de vrai !... Il faut que l'Europe désarme, c'est la seule solution. Ah, ça le menace, tu crois, Hitler ?... Mais Hitler, mon petit, c'est un homme en carton-pâte !

Tous dévisagent « Hitler » qui s'est saisi d'un masque à petite moustache (à peine caricaturé) et se l'applique sur le visage.

HITLER : – Ah, mon Petiot, tu vas me raconter ta vie ! Tu as voulu m'imiter, hein ?... Ah, Ah ! il court, il court, le Petiot... mais on ne rattrape pas Hitler !

Je suis un homme élu, mon petiot, démocratiquement. La démocratie, ça a du bon, au début seulement, bien sûr ! La démocratie, ça vous révèle un homme : on est « élu » ! Ah, le coup de l'élection. Je les ai bien eus les démocrates !

Et puis Munich ! Quelle révélation encore ! Mieux qu'au Sinaï ! (Un temps.) Mais enfin, toi, mon Petiot, sachant qui tu étais, pendant la guerre, on ne t'a pas remis à la justice tout de suite, hein ? Tu changeais d'identité ! Résistant, puis communiste – tu as même eu la carte du Parti ! Et pourquoi pas hitlérien ?... Ah, je sais, tu as été incarcéré à Fresnes, flanqué en prison par les Allemands – mes Allemands ! On a étouffé l'affaire de la rue Lesueur ! Et puis on t'a chargé de la mission d'épuration. Oh, revirement !

On n'a pas à savoir qui est Petiot, d'abord !

Allez, lève-toi, je vais lire, ta condamnation... avant de te conduire à l'échafaud. Regarde la lame, la belle lame. On n'en fera plus de comme ça ! Vous tous, les juges, levez-vous ! (Un temps.) Petiot Marcel... avez-vous des révélations à faire ?

Musique de ponctuation ; tous se lèvent.

PETIOT : – Mon hôtel de la rue Lesueur – je l'ai gagné à la sueur de mon front –, là où j'ai brûlé tant de cadavres – tant et tant ! –, on le démolit maintenant, pierre par pierre ! Je disais que tous ces braves gens étaient des collabos !

UN JUGE (membre du chœur) : – Ne frottez pas une pierre contre une pierre... il peut y avoir étincelle. Et contre le feu... c'est bientôt de la fumée !

HITLER (avec un gros rire) : – C'est ça que Prométhée a donné aux hommes : le feu... la fumée ! Ah ! Ah ! Ah !

Le chœur se rassoit, puis se relève, puis se rassoit encore, sur une musique de grosse caisse vigoureusement rythmée.

LE CHŒUR : – Oh, le grand Nabot !... Oh, le p'tit Petiot !

Tous font mille grimaces, Hitler le premier.

HITLER : – La cérémonie est terminée. Asseyons-nous ! On va bavarder un peu avant ton exécution – on a tout le temps !

Raconte-moi : comment en es-tu venu à la crémation ? Par esprit de jouissance... hein ? Certainement... jouissance sexuelle ! Connais pas ça moi !... Je ne connais que l'industrie... le rendement... (*Un temps.*) As-tu jamais entrevu la lumière des auras ?... Tu ne sais pas ce que c'est, une aura... Tu es médecin : une aura, c'est comme pour l'épilepsie, les maladies de l'humeur... la révélation de l'existence... de la mort... Le tout, quoi !... Je n'ai pas assez interprété... pourtant j'avais commencé... L'interprétation conduit toujours à un phénomène de masse : ça, je l'ai parfaitement compris ! Est-ce que tu avais lu *Mein Kampf*, « Mon combat » ? Non ? Ah, tu es fort quand même : avoir fait tout cela – les crémations ! – sans avoir lu *Mein Kampf* !

Fais voir les notes que tu tiens à la mais ! (*Il lui arrache ses papiers, qu'il parcourt des yeux.*) Ah oui, je vois, une laiterie « flambe », on retrouve le cadavre calciné d'une femme – mars 1944. Moi, j'avais fait mieux à Auschwitz, quand même ! Je sais, tu as recommencé... et moi je n'en ai pas fini ! Voyons ! Voyons !

Il compulse les notes, puis l'interroge encore, mi-coquine, mi-vulgaire :

Ta vie... ta naissance... ton enfance ! Papa ! Maman ! Voyons qu'est-ce que c'est ?...

PETIOT (*brusque*) : – Non, rien du côté de papa-maman... Non... non... non... Rien de mes premiers « papa-maman ». Et chez vous, mon cher Adolf... pardon, Monsieur le Chancelier, y a-t-il eu un crime premier ? Papa-maman ?...

HITLER : – J'ai eu si peu de parents ! Je n'ai pas eu besoin de commettre de crimes !

Quand es-tu devenu grand, où habitais-tu... sans papa-maman ?

PETIOT : – Pendant la guerre qu'on faisait avec vous, j'habitais Paris : 66, rue Caumartin. Mais mon lieu de prédilection, c'était rue Lesueur, près de l'Étoile ! Un hôtel particulier. Vous connaissez Paris, Monsieur le Chancelier ?

HITLER : – Oh, si peu !... Une fois, en courant... Je ne tenais pas à ce que Paris soit brûlé !

PETIOT : – Oui, je comprends... les petites femmes de Paris !... Mais ça ne vous disait rien !

HITLER : – Et à vous ?

PETIOT : – J'ai toujours préféré les corps en cendres !...

HITLER : – Ah, les cendres... tout devient propre...

PETIOT : – Ça fait un beau voyage, la chair qui crame !

HITLER : – N'insiste pas, je t'en prie !

PETIOT : – Oh, mon cher Adolf – permettez-moi cette intimité ! –, pendant la guerre, celle qu'on faisait avec vous... on n'avait pas de carburant, mais on avait du gazogène !

HITLER : – Ah, tiens, je n'y avais pas pensé !... mais ça revient cher !

PETIOT : – Oh oui ... Moi je venais à mon hôtel à vélo avec une remorque bâchée... sans gazogène !

Ils rient tous les deux.

Un jour, on me téléphone : « Docteur, il y a un feu de cheminée, chez vous, à votre hôtel ! » J'ai mis du temps à m'y rendre, je ne sais pas pourquoi... En arrivant, j'ai vu des gens inconnus qui criaient « Au feu ! » Ils étaient entrés indûment chez moi. « Je suis le docteur ! » leur ai-je crié. « Ne touchez à rien. Ce n'est qu'un feu de cheminée ! » Tu parles !... J'appelle quand même les pompiers : au sous-sol, il y avait deux chaudières... oui, oui, c'était en 1943. De la gueule du four pendaient des bras, des crânes... des troncs ! Je peux bien le dire à vous, mon cher Adolf, je n'aime pas les cadavres, surtout quand ils sont à demi-cramés. Je suis devenu médecin pour cela : je n'aime pas la chair... rouge. Et vous, Monsieur le Chancelier, vous aimez la chair rouge ? Ah, je vois bien, ça vous dégoûte aussi !... de couper de la viande fraîche... pouah !... Ah, si, quand même, pour braver ma peur, j'avais découpé un cadavre – c'était pour me souvenir de mes études –, mais dans le sens de la longueur !

Alors, je leur ai dit, aux pompiers : « Ce sont des Allemands... je suis le chef d'un mouvement de résistance ». Ils ont très bien compris, les pompiers... Ils ne s'occupent pas du sexe ni de l'âge de ceux qui brûlent, les pompiers ! Je leur ai dit : « Je suis un solitaire ! » Ils m'ont répondu : « Foutez le camp ! Cachez-vous ! Vous allez avoir des ennuis ! »

HITLER : – J'avais recommandé à Himmler : « Surtout pas de pompiers ! »...

PETIOT : – Est-ce bien vrai qu'il y en avait, des pompiers, dans les tranchées, en 18 ? Après la guerre, on disait « des gazés »... et puis des gueules cramées – non, cassées –, mais ça, c'était pour le dessert ! (*Il rit bêtement.*)

Quel âge aviez-vous en 14, Monsieur le Chancelier ?

HITLER : – Vingt-cinq ans ! C'était le bel âge ! Je suis né en 1889. (*Mondain :*) Et vous, mon ami ?

PETIOT : – Je suis né en 1897... Dix-sept ans en 14... Vous êtes mon aîné !

HITLER : – Je me suis tué le 30 avril 1945, à cinquante-six ans ! Oui, avec une balle de revolver... Banal, hein ?... (*Un temps.*) Mon père s'appelait Aloïs – un beau prénom ! – Il était douanier... mais rien ne prêtait à conséquence, avec papa-maman. (*Il se tait un temps.*) Ce qui compte, c'est la fumée ! Tout n'est que fumée ! Je leur ai pris cela aux Juifs, eux. Ils disent encore, bêtement, « Vanité, tout est vanité ! » (*Puis brusquement :*) Ma mère s'appelait Klara ! Mais ça n'a pas de poids, tout cela ! J'ai réussi par le suffrage universel... sans « papa-maman » !

Regardez bien, mon petit Petiot : la République – la vôtre –, elle fait tout au suffrage universel. L'échafaud, vous allez l'avoir – et vous l'avez eu... par le suffrage universel. Moi, j'ai su dire « Feu ! » quand je me suis tué !

C'est la République qui est notre mort, mon cher Marcel... au suffrage universel ! On va vous couper le kiki... Eh oui, au suffrage universel ! Elle est belle, la lame du couperet... universel ! Hein ?

Un temps.

LE CHŒUR (scandant) : – Pa-pa !... Ma-man !...

PETIOT : – Vous êtes venu de ce que ce Jésus aimait : le désordre universel ! Moi, je suis né d'Henriette le 17-1-97.

HITLER : – Et papa ?

LE CHŒUR : Pas de papa ! Pas de papa !

HITLER : – Pas... papa ? Pas... papa... J'en ai eu un pourtant... pour la grime... (*En riant :*) Pa-pa-pa-pa !

LE CHŒUR (scandant toujours) : – Pa-pa !... Ma-man !...

A partir d'ici, le ton commence à monter.

HITLER : – Marcel, il paraît que vous pinciez votre nourrice jusqu'au sang. (*Rires du chœur.*) Il paraît que vous trempiez les pattes des petits chats dans l'eau bouillante... mais la nuit, ils faisaient dodo avec vous !... Les petits chats ! Ah ! Ah ! Ah !...

LE CHŒUR : – Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

Le chœur commence à scander par de rires intempestifs le faux dialogue des deux protagonistes : le tout jusqu'à une violence insupportable.

PETIOT : – Que voulez-vous, mon cher Adolf, je suis un sismographe !... un récepteur de radio... un émetteur... d'ondes !...

Vous n'avez encore rien révélé !

Silence brutal de tous.

PETIOT : – 8 mai 1945. L'Allemagne capitule ! Et toc !

HITLER (après une reprise des fous rires, d'abord étouffés) : – Dites-moi, Marcel, le chat, vous l'avez étranglé ?

PETIOT : – Oui ! Je riais le lendemain. « Petit chat ! Petit chat ! Miaou ! Miaou ! »... Plus de miaou ! (*Un temps.*) Et toi, Adolf, tu as bien ri, après Auschwitz... (*Il chante :*) « C'est la mère Michel qui a perdu son chat... qui crie par le fenêtre, qui est-ce qui me rendra ? »...

HITLER : – Miaou ! Miaou ! (*Puis, brutalement :*) Assez ! Vous n'avez pas le droit de m'interroger. C'est moi votre seul juge. Je ne suis pas votre défenseur ! On ne défend pas quelqu'un qui commet de tels crimes ! (*Un temps.*) Et votre papa... enfin ?

PETIOT : – Il avait un revolver. Je le lui ai piqué. J'ai tiré un coup en pleine classe... au plafond. Ça a fait un trou !

HITLER : – Vous êtes trop intelligent, Petiot... C'est ce qui vous a perdu ! Moi, tout le monde m'a pris pour un con... qui n'a qu'une idée !

Allez, remontons, remontons ! (*Il consulte les fiches.*)

Le bachot... bon ! Le PCB, bon ! Juillet 1916, incorporé ! Bon !... La Grande Guerre... la nôtre !... Bon !

Ah, je lis que vous chipiez dans le sac de tous vos copains !

Silence.

Vous ne répondez pas ?

PETIOT : – Ce qui est à toi est... à moi... On n'y voit que du feu ! (*Il rit.*)

HITLER : – Petiot, je vous méprise. Et eux aussi, le tribunal de Nuremberg, ici présent. Vous avez volé des saucissons, des fromages, du lard, des bonbons... des bonbons !

« Quand on a volé... on défend bourgeoisement ce qu'on a volé ! » (*Stupéfaction générale.*) Ah !

C'est ce que je vois, écrit de votre main !... Et vous riez !

PETIOT : – J'ai le droit de me venger, et pas seulement avec le petit verre de rhum et la dernière cigarette que vous allez m'offrir tout à l'heure avant de m'expédier sous la lame ! J'ai été réformé en 1920... après avoir été en H.P. !

HITLER : – En H.P. ?

PETIOT : – En hôpital psychiatrique !... Réformé en 1920. Amnésique profond. Inapte à tout travail.

HITLER : – Moi, peintre décorateur... à Vienne !

PETIOT : – Ah, Monsieur le Chancelier, je l'avoue, ce qui m'a hanté, c'est l'hypnose, le magnétisme, le mouvement perpétuel !

HITLER : – Mais moi aussi. Et je l'ai pratiquée, l'hypnose !... Tous mes discours le prouvent ! A grande échelle !... L'hypnotiseur en chef !

Vous, c'étaient des amuse-gueules. Vous cousiez – en état d'hypnose – l'anus de trois petits chats pour les empêcher de faire caca... et après cela, vous inventez une pompe aspirante et refoulante pour lutter contre la constipation !

PETIOT : – C'est là que commence le mal !

LE CHŒUR : – Caca ! ca-ca ! ca-ca !

HITLER (*lisant, sans s'arrêter, sans prendre de respiration*) : – En 1912... installé à Villeneuve-sur-Yonne. Une petite maison charmante, avec... un tout petit jardinet... Le jeune toubib est au parfum des dernières méthodes nées du progrès qui marche à pas de géant ! Les malades intelligents ont tous confiance en lui... tous les malades sont intelligents ! Je n'exploite pas mes malades... Je deviens populaire... Moi aussi, figurez-vous, et en même temps... « Personnalité exubérante »... moi aussi et en même temps... Vous volez par principe, un livre, une fourchette, un cendrier... par principe... C'est bien de voler par principe... moi aussi, je suis un homme à principes... Ah ! petit détail : « Célibataire ». C'est un bon principe ! Le sexe, quelle perte de temps ! Oui, ce n'est rien : la petite bonne tombe enceinte... on fait passer... non, on ne la revoie plus... Ah, que je vous aime, mon petit Marcel... Vous vous mariez enfin... pour quoi faire ! Ah oui, pour le « tap-tap », c'est moins coûteux... Vous devenez maire : m. a. i. r. e. Vous avez fait

un meilleur score que moi !... Avortements !... avortements !... (*Il bafouille le reste de la lecture.*)

PETIOT (hurlant) : – Ragots de la curetaille !

HITLER (avec emphase : diction lente et déclamée) : – Mais c'est très bien !... Enfin, quand même, pas sur des Aryennes !... Quoi ? La laiterie flambe... On a vu le Docteur Petiot entrer dans la laiterie... Vol de 250 000 francs... On retrouve le cadavre de l'épouse du laitier... Qu'avez-vous fait, mon p'tit Marcel, qu'avez-vous fait ?

« Je guéris les boiteries... Je vais vous faire une piqûre... »

Révélation ! On y revient... Rupture d'anévrisme... calcination des os ! Ah, mon cochon ! Vous gonflez les A.M.G. (assistance médicale gratuite). Trois mois de prison avec sursis. Ah, merveilleuse République, c'est la Troisième. Vous êtes réélu en 31. Et puis voilà les petites papouilles. Voler une croix dans un cimetière. Une croix, mais pourquoi faire ?... Un bidon d'huile sur un quai de gare... c'est vous qui le volez... Tu te fous de moi, mon p'tit Marcel. « Le Docteur Marcel Petiot est le promoteur d'une technique parvenant à la suppression de la douleur, et sans anesthésie » ! Ah, nous y voilà... La clientèle afflue. Vol à l'étalage chez Gibert Jeune. Broutille ! On passe... on passe ! Soyez digne de moi, bon Dieu ! Maison de santé d'Ivry... On m'a dit qu'il y avait là-bas un certain Antonin, un prophète. Il m'a écrit. J'ai gardé sa lettre... C'est ça l'internement, ça protège des « emmerdeurs ». Tiens, vous supprimez les toxicos, les fumeurs, les mentaux, les sodomites et... pas les Juifs !... Comme c'est dommage !... Avez-vous entendu parler de moi, pendant ce temps-là ? C'est aux mêmes dates !

Rires du chœur, qui doivent grincer ; charivari autour de la table.

LE CHŒUR : – Les youpins ! Les youpins !

HITLER : – Quoi, vous inventez des filières pour les Juifs... Mais moi aussi, j'invente des filières... C'est moi qui ai soufflé au gouvernement français le « Vel-d'hiv », la vraie filière !

*Petiot, même si vous n'avez été qu'un rabatteur... vous avez été un rabatteur de Juifs : le petit Juif, en instance de déportation. Quelle merveilleuse expression : « en instance de déportation » ! Vous l'emmenez chez vous, on ne le revoit plus ! Pas mal, ça ! Mais enfin, ce n'est pas encore un principe capitaliste ! Ce n'est pas encore l'industrie. Quoi, on vous dénonce à notre Gestapo – vous allez rue des Saussaies... baignoire... dents limées... crâne comprimé... Vous crachez le sang. « Résistant » : Marcel, tu n'as eu que ce que tu mérites ! Résistant ! Mais non, ce n'est pas vrai. Vous avez joué avec le feu ! C'est la puberté de votre maladie magnétique, c'est tout ! Ah, la vraie maladie magnétique, c'est moi. Moi seul qui l'ai découverte ! Jésus, il a cru qu'il triomphait de la mort, mais il ne l'a pas tuée... Moi, j'ai tué la mort ! (*Tout le monde se lève ; coup de cymbales.*) J'ai commencé par tuer le souvenir !*

LE CHŒUR :: – Triomphe ! Triomphe !

UN CHOREUTE : – Petiot condamné, va !

PETIOT : – Je rêve ! je rêve !... Alors, la dernière cigarette, elle vient ? Le petit verre de rhum, il arrive ?

On lui tend une cigarette. On l'allume. Entre deux bouffées, il boit à petits coups le petit verre de rhum.

HITLER : – Moi, j'ai vaincu la mort, je l'ai tuée... par extermination.

Tu es socialiste ? Moi aussi ! Tu es résistant ? Je l'ai toujours été ! Tu es de la Gestapo ? Moi aussi !

Je songe en ce moment, avec nostalgie, aux petits frémissements de l'eau dans les baignoires... (*Un temps.*) Ça sent le cramé, hein ? Ah, c'est ta cigarette !

PETIOT : – Je m'appelle bien le Docteur Eugène. Pas Marcel !

HITLER : – Je m'appelle toujours Adolf !... Pas la peine de toucher la hanche d'un Juif : on souffle sur la cendre, ça suffit !

Marcel, fais tomber la cendre de ta cigarette ! Tu t'es sali les mains, Docteur Petiot, on l'a remarqué : ça ne se fait pas. Regarde mes mains comme elles sont propres ! Elles sont toujours propres ! Ah, pouah, j'en ai bientôt fini avec toi. Tu t'es sali l'œil à ton viseur... à ta chaudière... Tu as voulu jouir de la vie quand elle s'en va !... Voyeur !

(*Un temps.*) Ah, ma nuit de cristal !

Quoi, qu'est-ce qu'on murmure ?

Le chœur en effet murmure et vaticine.

LE CHŒUR : – La Seine charrie des cadavres, des débris humains, des têtes déformées, des peaux de visage arrachées... des lambeaux ! Il fallait brûler tout cela, quand même ! Soyez sérieux, Marcel !... Un coupable innocent... un collabo-résistant ! Tous les mêmes, pauvres humains !

HITLER : – Tu ne voulais que l'euthanasie... pas la mort de la mort ! Tu t'es vendu – on a examiné les cadavres. Ils avaient des entailles au-dessus des cuisses. Tu pratiquais la dissection, hein ? Carabin ! Et puis tu as scruté l'agonie... au périscope ! Tu as connu la danse mortelle de la proie et de son prédateur. Moi seul, j'ai été un tueur d'entreprise... et je n'ai rien éprouvé. (*Un temps.*) Ils ne mouraient pas tout de suite, hein ? Suspendus à des crochets comme à l'étal. C'est du vice, cela ! Même le Docteur Mengele n'aurait pas osé faire cela ! (*Il rit bruyamment, suivi par le chœur.*) Que c'est drôle : c'est la poinçonneuse du métro, à Saint-Mandé-Tourelles, qui t'a reconnu et t'a fait arrêter !...

(Le chœur imite la poinçonneuse : bruitage.)

27 victimes, ça n'est pas beaucoup !... 50 valises, 90 robes, 28 complets d'hommes, 57 paires de chaussettes, 26 sacs à main, et un pyjama d'enfant !... J'ai fait mieux !

PETIOT : – Pas 27 : 63 ! Je n'ai jamais prêté serment à Pétain ! Je le déclare avant de mourir !

HITLER : – Non, c'est lui qui m'a prêté serment à Montoire ! Aie du courage, Marcel. Tu as voulu la mort. Ta mort, elle est là. Tu as fini ta cigarette ? Tu as fini ton verre de rhum ? (*On lui passe la cagoule des bourreaux.*) C'est

moi le bourreau maintenant. Échancez-lui son tour de cou ! Rasez-lui la nuque !

Tandis qu'on « apprête » le condamné, il lui lance :

As-tu une révélation à faire ?

PETIOT : – Tu me fais chier !... Je suis un voyageur qui emporte ses bagages ! Pas de curé, surtout !

On lui entrave les pieds, on lui lie les mains derrière le dos. On le pousse vers l'échafaud, conduit par Hitler, suivi du chœur qui figure la foule. Cérémonie de la lame.

LE CHŒUR :

Salut, la lame !

A toi, victoire !

Lame, exulte,

C'est ta dernière plainte !

Tu geins... tu jouis, ô lame !

Savoure les yeux vides

Du tout petit Petiot !

Lame, glisse-lui sur le cou...

Belle et douce lame !

Es-tu le vent aussi ?

Es-tu la pierre encore ?

Tu es le feu !

Lame élémentaire !

PETIOT : – Un instant, Monsieur le bourreau... (Un temps.) Ce qui est triste, c'est qu'on va détruire mon hôtel particulier... pierre par pierre... rue Lesueur... à Paris !

LE CHŒUR : – Passe à la coupe !... Passe à la coupe !... 5 mai 1945 ! Lame, belle lame, tu nous sauvais de la futilité, on s'endormait sous ton tranchant !

La lame tombe – effet d'écran. On voit la tête de Petiot rouler. Le chœur s'en saisit comme d'un ballon de rugby.

HITLER (il joue l'arbitre) : – Il n'y a plus de dieu saignant ! Allez, saute, animal !

Tout à coup le chœur, soutenu par la musique, s'arrête. Hitler plonge sur le tissu rouge, saisit la tête de Petiot, l'embrasse sur les lèvres. On tend le drap rouge. Hitler se jette sur le drap, on le fait sauter comme le pantin de Goya.

L'échafaud disparaît. Lumière très vive mais très sinistre : lumière de camp de la mort.

HITLER (sautant) : – Oui, c'est déjà fait : 30 avril 1945 ! Ia ! Ia ! (Rire sarcastique final.)

Silence muet de tous. Sur l'écran du fond défilent des images des camps : corps mutilés, désarticulés.

Le chœur envoie des serpentins en l'air ; joue avec, tente de lire les inscriptions sur les serpentins... Musique de fantaisie, de cabaret.

LE CHŒUR (chantant) :

Dans ce voyage en Zig...
 Zag où Hitler serpenta,
 Son crâne sonne un big
 Bang : il n'a pas bégayé...
 A la mort il fit la nique,
 L'a niquée jusqu'à perdre ses cendres...
 Barbare, qu'as-tu fait ?
 Un crash dans la banque des Juifs ?

Musique d'orchestre.

Ô Juif, fidèle à toi, le Juif...
 Fric, frac !... Fric, frac !...
 Ton âme mise à sac,
 Tric, trac !... Tric, trac !...

Musique d'orchestre.

A qui la faute ?
 A l'Idée ? A l'usine ? Aux tiédeurs vaticanes ?

Musique d'orchestre.

Vous, qui vous promenâtes
 Dans l'Europe asservie,
 Vous avalâtes à la hâte et sans hoquets
 Par les voies disparates... Foin des rognés,
 Hitler, du Juif... en avait plein les pognés !
 Y a-t-il eu des « rototons »
 Dans les camps de concentration ?
 Hic, hac !... Clic, clac !...

Musique d'orchestre.

Un petit pet de gaz,
 Pas de sang, pas de bouse,
 Mengele était en mac,
 Himmler fut en frac !

Musique d'orchestre.

A ton grand-père Yahwhé
 A ta tante Jéshoua,
 Tu n'es que chair de trèfle,
 Sans atout, zyklon B !

Noir subit. Sur l'écran, l'étoile de David monte doucement. Silence.

LE CHŒUR (en tonnant un nouveau chant) :

Regardons bien le regard des morts,
 Si l'on peut ! Si l'on peut !
 Les morts ici sont sans regard
 Car ils sont hors du monde.

Un temps.

Deux pierres se frottent et c'est le feu...

Deux cœurs se frottent et c'est l'étincelle !

Deux enfants apparaissent, dans le demi-jour : l'un, le petit juif, portant sur le bras un pyjama rouge de déporté ; l'autre, le petit allemand bavarois.

LE PETIT ALLEMAND :

Quand j'étais un enfant,
Je pensais comme un enfant !

LE PETIT JUIF :

Quand j'étais un enfant,
Je vivais comme un enfant !

Un temps.

LE PETIT ALLEMAND :

Ai-je le droit de te consoler,
Car tu es Israël ?
Juif étroit et grandiose,
Tu seras un vieux Juif
Avec ton lumineux châle de prière !
Je serai une vieil allemand,
Alors vidé de ce profond néant
Par la pénultième mort !

LE PETIT JUIF :

Ce qu'est une feuille sur l'arbre,
Cela me fut conté !
Elle tombe et elle renaît
Mais le buisson s'enflamme
Et ne meurt pas de brûler.

Le petit allemand tient maintenant une bougie, le petit juif l'allume.

TOUS LES DEUX :

La lumière ne parle plus... elle luit !...

Chant final du chœur, sur des voyelles modulées, interrompue soudain par un orage épouvantable : roulements et craquements, zig-zag de la foudre. Dans la semi-obscurité zébrée d'éclairs, une voix invisible clame l'aventure allégorique.

LA VOIX INVISIBLE :

L'apocalypse !... Le feu a été révélation !...
Quoi de plus beau que de mourir par la foudre !
Le feu !... le Ciel !... Et la terre des hommes s'embrase !